

z.komp.

115888

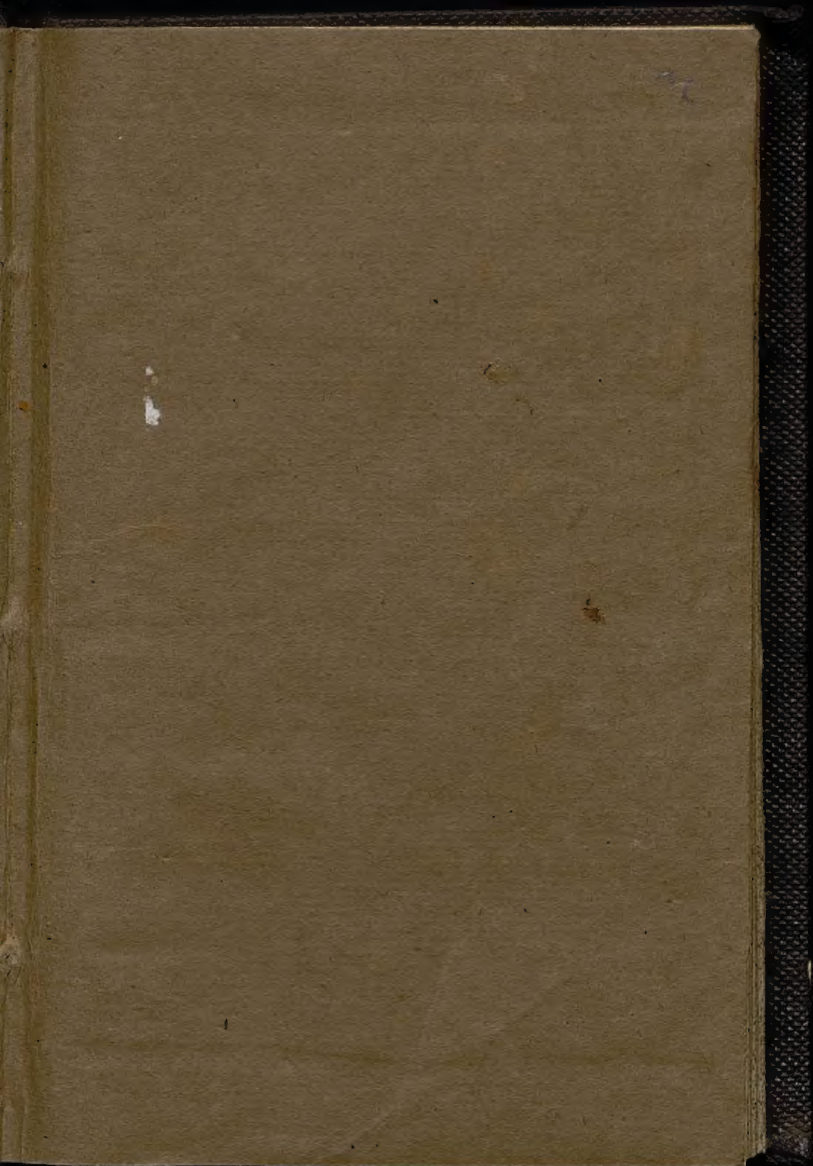
115889

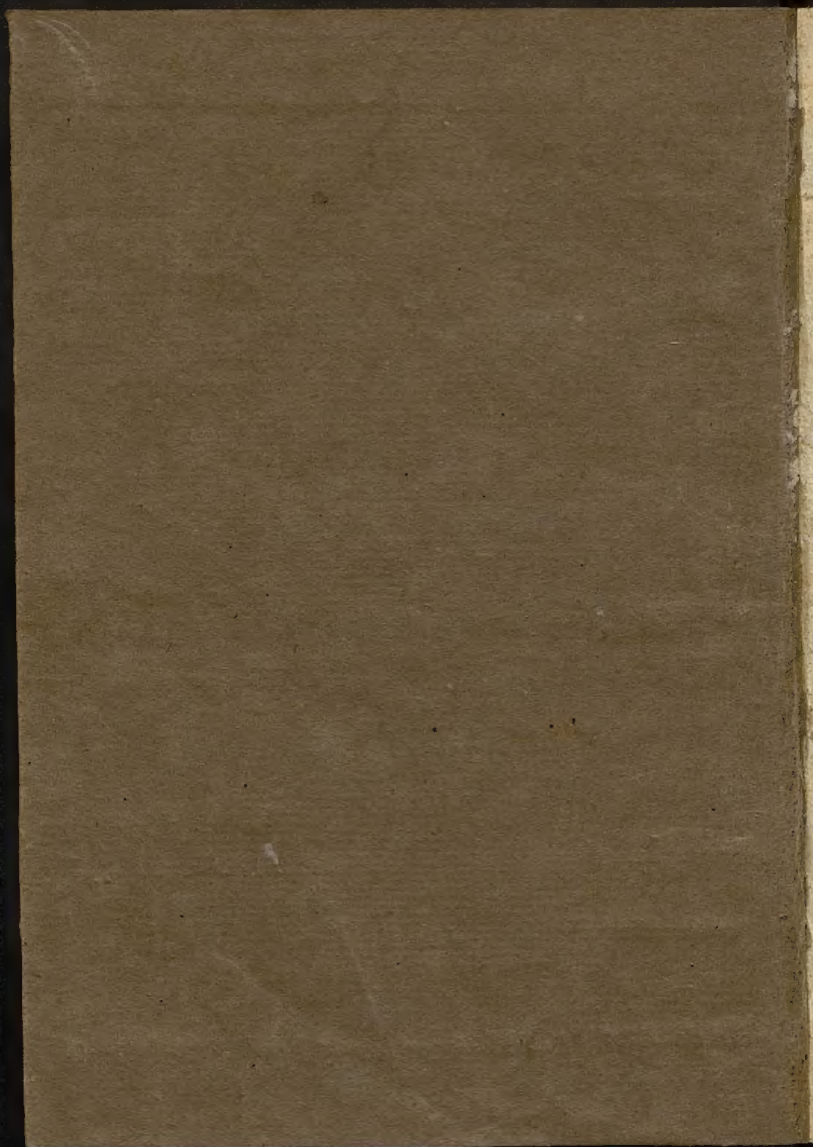
115890



115888 115890

I





TROISIEME LETTRE
P O L I T I Q U E

à son Altesse

Le Prince

J E A N
SANGUSZKO

Sur Les Interregnes de Pologne

Depuis la Mort

Du Roy *Jean* III.

Jusqu' à

celle d' *AUGUSTE* III.

à Varsovie 1764.

TROISIEME LETTRE
POLITIQUE

à son Altesse

Le Prince

J E A N

SANGUSKO

1758
Sur les Interrogés de Pologne

Depuis la mort

Du Roy Jan III.



celle d' AUGUSTE III.

à Varsovie 1764



TROISIEME LETTRE
P O L I T I Q U E

Premiere Partie

Sur

L'Election d'Auguste II.

Mon Prince.



Lorsque l'événement de la
vacance du trône d'Espa-
gne, qui ne paroissoit pas
éloignée, commençoit à
occuper tout le Midy de
l'Europe, & le menaçoit de la guerre

longue & funeste qui le suivit, la mort de Sobieski ouvrit en Pologne un interregne qui devoit causer pendant trois ans bien des troubles dans la Republique, & préparer ces guerres sanglantes qui défolèrent tout le Nord pendant les neufs premières années de ce 18. siecle.

Cet Interregne, Mon Prince, mérite toute votre attention soit par la Maison souveraine qu'il plaça sur le Thrône de votre Patrie; soit par la durée qui fut trois fois plus longue que celle des Interregnes précédens les plus orageux, soit par la singularité des événemens que nous aurons lieu d'y remarquer, soit enfin par les circonstances qu'il nous présente, & qui rapparoissent aujourd'hui. Je me feray donc un devoir d'entrer dans un plus grand detail, & n'écartant que celui des faits particuliers qui regardent l'histoire générale, je vais tâcher de ne vous laisser rien ignorer de ce qui peut contribuer à vous instruire, & à vous faire raisonner juste sur le tems présent.

Sobieski ne laissa pas la Pologne dans un état tranquille ny brillant. Tout

Tout n'annonçoit au contraire que des malheurs. Glorieux deffenseur de sa Patrie avant de parvenir au Thrône, & vengeur heureux de ses pertes & des affronts qu'elle avoit reçûs; digne ensuite de l'avoir obtenu, & vray Héros pendant les dix premières années de son Regne, il ne fût point en soutenir le Rolle jusqu'à la fin, & survêcut à la Gloire qu'il s'étoit acquise. L'ambition de perpetüer la Couronne dans sa famille luy fît préférer à une solide grandeur le soin d'amasser des thresors, & d'entasser des richesses; & le desir de procurer des souverainetez à ses enfans, le rendit l'esclave & le jouët des interets de l'Autriche. Il sacrifia à ces vuës d'une politique fausse & interessée le soin de sa réputation, ainsi que le repos & le bonheur de sa Patrie qui l'avoit couronné, & le Grand Sobieski, le Rival de Condé, après avoir rempli l'Europe du bruit de son nom, ne fût plus qu'un homme ordinaire.

Quand le Souverain cesse d'être respectable dans un état libre, la Nation perd bientôt l'estime & le respect qu'elle

qu'elle avoit pour luy; & la licence ne tarde pas à mettre le desordre dans toutes les parties du gouvernement. Les Polonois déçus de leurs espérances, ne trouvèrent plus dans Sobieski le héros qu'ils avoient admiré, & ne virent dans leur Roy qu'une ambition aussi imprudente que préjudiciable à la Patrie, & contraire aux loix. L'Oeconomie trop étroite de ce Prince, & la vente des charges & des graces de l'état par la Reine, leur parut une avarice indigne d'un Souverain, & un abus honteux & fordide de la Royauté. Trois Diettes consécutivement rompuës, & précédées de Rokosfz & de Diettines sanglantes, dans une des quelles la licence ne respecta pas même le caractère d'un Evêque, avoient annoncé le mécontentement de la Nation, & semé l'aigreur & la division entre le Senat & l'Ordre Equestre. Pleins de méfiance & sans considération l'un pour l'autre, ces deux ordres ne gardoient presque plus de ménagement. Un Sénateur frappé dans le Senat à côté du Roy même; un Officier de la Reine blessé dangereusement jusque dans l'antichambre

de son Cabinet par le fils d'un Sénateur; la Chambre des Nonces presque ensanglantée dans la Diette de 1695, & mille autres excès que l'on peut lire dans les memoires de Załuski, font voir à quel point étoit parvenu le mépris des Loix & de la Majesté Royale.

La Lithuanie étoit encore dans une confusion plus grande. Le crédit & la puissance de la Maison Sapieha devenue redoutable au Roy même qui l'avoit élevée, faisoit craindre à ce Duché tous malheurs de la jalousie & de l'animosité. Les troupes que la nécessité des tems obligea le grand Général de Lithuanie de mettre en quartier d'hiver dans les terres de l'Evêque de Vilna, la conduite de ce Prelat à ce sujet, les écrits qu'elle occasionna de part & d'autre, & l'interêt que le Roy, le Primat, le Nonce, les Grands Généraux & la Noblesse prirent à cette affaire, eurent des suites moins utiles à la Religion que funestes dans l'ordre civil, & mirent le comble au desordre & à la fermentation des Esprits.

Il n'y avoit pas moins de des-union & de mes-intelligence dans la Maison Royale

Royale, que dans la Pologne & dans la Lithuanie. La Reine idolâtre d'Alexandre son second fils, alloit jusqu'à la haine pour le Prince Jacques qui étoit l'ainé; & ce Prince, ainsi que sa femme Princesse Palatine du Rhein, regardoit sa Mere comme sa plus grande Ennemie. On vit cette Mere mettre ouvertement tout en usage pour éloigner son sang du Thrône; & on eut lieu de la soupçonner de vouloir y porter le Grand Général Jablonowski, pour se conserver la Couronne à elle même, en se mariant avec luy. A tant de troubles & d'agitations se méloient encore les violences & les excès de l'armée de la Couronne & de celle de Lithuanie. Mécontentes de n'avoir point été payées depuis 1690. à cause de la rupture des Diettes, elles prirent l'une & l'autre le parti de se confederer; & s'étant choisi des Marechaux particuliers pour se soustraire à l'autorité legitime de leurs Généraux, elles commencerent à vivre à discretion dans les Palatinats aux depens de la Noblesse.

Enfin comme si tous ces malheurs réunis n'eussent pas été suffisans pour mettre la Pologne à deux doigts de sa

perté, les Tartares & les Cosaques y faisoient des Courses continuelles, & répandoient le carnage & la désolation dans les Palatinats où ils pouvoient pénétrer. Dailleurs on avoit lieu de craindre à tout moment que les Turcs, vainqueurs alors en Hongrie, ne vinssent attaquer la République, commandez par un Empereur tel que Mustapha II. qui avoit toutes les qualitez d'un héros.

Telle étoit, Mon Prince, la triste situation de votre Patrie à la mort de Sobieski; & c'est au milieu de toutes ces calamitez & d'une pareille consternation qu'elle fût obligée de s'occuper de l'Election d'un Roy. Son Thrône n'en fût pas recherché avec moins d'empressement. Quatre Princes étrangers se présentèrent pour disputer au Prince Jacques, les Suffrages d'une Nation qui avoit fait de si grandes choses sous le Roy qu'elle venoit de perdre. Le Prince de Conty du sang de France, le Prince de Neubourg frere du Palatin du Rhein qui avoit brigué la Couronne dans les deux interregnes précédens, & Leopold Duc de Lorraine furent les premiers Candidats qui

se

se mirent sur les rangs. Je ne placerray point au nombre de ces Princes un Neveu d'Innocent XI. que ce Souverain Pontife jugea à propos d'offrir aux Polonois pour être leur Roy. Comme la République ne fît aucune attention aux offres de la Cour de Rome, & que son Plenipotentiaire ne put se faire de partisans, il est inutile de nous arrêter sur le detail de cette tentative.

Tels sont les concurrens que l'on voit successivement paroître sur la scène, & jouer un personnage depuis la mort de Sobieski au mois de Juin 1696. Jusqu'à la Diette d'Electiion le 15. Mai de l'année suivante. Dans le commencement, c'est à dire jusqu'à la Diette de Convocation, il ne s'agissoit que des interêts de la maison Royale, & des premières intrigues de l'Abbé de Polignac Ambassadeur de France en faveur du Prince de Conty. Les autres Concurrens ne parurent qu'en suite, & à mesure que l'Autriche les jugeoit nécessaires pour affoiblir & contrebalancer la faction puissante de la maison de Bourbon. Au fond tout se réduisoit à la Rivalité entre cette maison & celle

celle d'Autriche. On voit clairement que cette dernière étoit assez indifférente sur le choix d'un Roy de Pologne, pourvû que sa Rivale ne disposât pas de cette Couronne. On le reconnoît encore bien plus à découvert le jour même de l'Election du Prince de Conty ; & vous devez en conclure que, dans l'influence que les Puissances préponderantes de l'Europe tachent de se procurer sur l'Election de vos Roys, elles ne consultent que leur propre opposition, & les interêts de leur état. Mais après vous avoir fait le tableau des choses à l'ouverture de ce 8. inter-regne, & vous avoir fait connoître les differents Candidats qui y figurèrent les premiers, il faut en parcourir les principaux événemens.

Le Primat Cardinal Radziciowski, en notifiant au commencement du Juin la mort du Roy aux Palatinats, avoit fixé au 29. Aoust suivant celui de la Diette de Convocation. Vous savez, Mon Prince, que c'est aux Diettines, qui précèdent cette Diette, que commencent les manoeuvres & les intrigues des differens partis qui divisent l'état,

&

& que chacun tache de s'y procurer la supériorité, & d'y faire prendre des résolutions favorables à ses vûes secrètes. La diversité des intérêts les rendit assez turbulentes : quelques unes même furent ensanglantées, & il y eut des Nonces moins légitimement élus. Mais le mécontentement parût presque général contre la famille Royale, & l'instruction de la plupart des Provinces ne pouvoit que luy être très des-agréable. On y demandoit le depart & l'éloignement de la Reine & des Princes ses fils, la réparation des abus qui s'étoient commis sous le dernier regne, & l'examen sérieux des engagements que Sobieski avoit pris avec la République, & des prétentions de sa famille.

Avec des pareilles dispositions de la Noblesse, la Diette ne pouvoit pas être tranquille. La vûe d'un dais, que le Primat avoit cru pouvoir placer au dessus de son fauteuil en qualité de Cardinal, revolta les Nonces ; le mécontentement redoubla, lorsque ce Prélat interrompit Humiecki leur Maître-schal dans le discours qu'il faisoit au Senat après son Election ; & ils ne purent souffrir la présence de la Reine

Marie, qui occupoit tranquillement son Palais malgré les représentations qu'on luy avoit fait faire à ce sujet. Il fallut satisfaire l'ordre Equestre sur ces 3. points avant de pouvoir continuer la Diette. Le daix fut oté, le Primat fît ses excuses, & la Reine s'aloigna. Mais pour sauver ses thrésors qui couroient grand risque d'être saisis, & employez à payer l'armée, elle eut soin avant son depart de gagner un Nonce capable d'arrêter par son opposition l'activité d'une Diette qui ne pouvoit manquer d'être funeste à ses interêts. Ce fut le premier exemple d'une Diette de Convocation rompuë; & Horod ński Nonce de Czerniechovie payé par la Cour, & digne Rival de Sycziński, introduisit cette nouveauté dans l'état, & perfectionna ainsi l'usage de *liberum veto*.

Comme après de longues & vives contestations entre la Grande & Petite Pologne, auxquelles la Lithuanie prit part, au Sujet de l'Electiion d'un Maréchal de la Diette, on étoit cependant parvenu à concilier ces trois Nations, à élire Humiecki dans les premiers jours de Septembre, & 15 jours avant la
 prote-

protestation & la retraite de Horodinski, les Ordres formèrent sur le Champ une Confederation générale sous ce Marechal. On en dressa l'acte qui fût signé le 1. Octobre, mais sans formule de serment comme à la Diette de Convocation de l'Interregne suivant. Par cet acte toute la Noblesse s'engageoit à deffendre la liberté, la Religion, & les loix de la Patrie, & sur tout celle d'une libre élection dont on fixa le Jour au 15. May de l'année suivante 1697. & en haine de la maison Royale, on declara Ennemis de la Patrie ceux qui proposeroient un Piasse pour concurrent à la Couronne. Cette declaration n'empêcha cependant pas que le Prince Jacques n'eut toujours un parti considerable, & qu'il ne fut nommé le premier par le Primat le jour de l'Election entre les Candidats qui sollicitoient les suffrages de la Nation. Ce ne fût même que dans la crainte qu'il ne pût plaire aux Polonois, que la Cour de Vienne fît paroître au Nombre des Concurrens le Prince de Neubourg, & le Duc de Lorraine, pour prévenir par
toute

toute sorte de moyens l'Élection du Prince de Conty.

Remarquez, je vous prie, Mon Prince, que ce sont deux grandes Puissances Jalouses l'une de l'autre qui se disputent icy l'influence sur l'Élection d'un de vos Roys. Mais toutes les deux n'employent que la voye des instances & des moyens de persuasion. L'Autriche représenta vivement le danger de l'agrandissement de la France par l'elevation d'un de ses Princes sur un nouveau Thrône; & ses ministres profitoient du mécontentement de votre Nation contre la Reine Marie pour décrier les François; & s'efforcer d'en choisir un pour Roy. La France de son côté ne manquoit pas de bonnes raisons pour faire craindre le Gouvernement d'autriche dont jusqu'alors les Polonois n'Avoient jamais voulu essayer. Il étoit également facile à l'Abbé de Polignac son Ambassadeur le plus aimable, le plus eloquent, & le plus adroit negociateur, de prouver à votre République combien peu elle avoit à craindre d'une Puissance aussi éloignée que la France, & qui sans jamais pouvoir

voir luy donner d'ombrage, n'avoit que des secours & une alliance aussi honorable qu'utile à luy offrir.

C'est dans le cours des neufs mois qui s'écoulèrent entre la Confédération Générale du 1. Octobre jusqu'à la double Election qui se fit le 27 Juin suivant, que l'on voit toutes les manoeuvres de ces différentes factions. C'est un vray plaisir autant qu'une instruction nécessaire de suivre des hommes d'état dans de pareilles occasions, d'examiner tous les moyens & toutes les ressources dont leur Politique sait faire usage, de juger entre eux du plus ou du moins de dextérité, d'apercevoir les fautes qu'ils peuvent faire, & la manière dont ils les réparent, & de découvrir enfin ce qui decide du succès.

Mais, Mon Prince, je n'ay point dessein de vous donner icy des leçons de maneges & d'artifices; il suffit de vous faire entendre que dans des tems tels que celui-cy, tous les hommes sont sous le masque; qu'il faut être bien pénétrant pour les deviner; & que pour ne se point tromper, on ne doit ap-
cier

cier leurs véritables dispositions , & leurs sentimens qu'au poids de leur intérêt. Après cette simple réflexion, je vais continuer à vous faciliter la connoissance exacte de l'état présent de votre Patrie par le detail de ce qui s'est passé alors : & la combinaison des Evénemens que nous trouverons dans l'histoire, avec ceux dont nous sommes les témoins, nous conduira peut-être à pouvoir porter un Juste coup d'oeil sur l'avenir.

La faction de Conty eut toujours la superiorité sur toutes les autres; & ce ne fût que 15. Jours avant l'ouverture de la Diette d'élection que ce Prince eut tout à coup un Rival à craindre dans Frederic Auguste Electeur de Saxe. On peut dire que la Pologne ne pouvoit manquer d'avoir un grand Roy, par le choix d'un de ces deux Concurrents. Conty Chef de la troisième branche de la maison de Bourbon étoit l'idole de la France. Formé dans le militaire sous les yeux & à l'école du Grand Condé, Jeune & plein de ce courage dont l'humanité tempère la chaleur, avare du sang du soldat & pro-

digne du sien, généreux & bienfaisant pour l'ennemi vaincu, illustre par plusieurs victoires, adoré des troupes, aimé & respecté des grands du Royaume par un Caractere tout héroïque, en un mot cher à toute la Nation & aux étrangers par les talens & les graces de l'esprit, Conty réunissoit en luy l'heureux concours de toutes les vertus solides & aimables, qui font le charme de la Société; & la renommée publioit sa Gloire sans aucun melange de defect.

Tel étoit, Mon Prince, le Candidat que la France triomphante par tout sous le plus grand de ses Roys, offroit alors à votre Republique pour la gouverner. Frederic Auguste Electeur de Saxe ne méritoit pas moins de balancer les suffrages. Prince de 26. ans & Souverain d'un grand & riche état, il joignoit à l'éclat d'une des plus hautes naissances de l'Europe, tous les avantages de la Jeunesse & de la figure: la taille, le temperament & la force d'un héros, cette magnificence & cette liberalité si dignes de la grandeur, & qui en relevent le prix: la réputation d'une valeur éprouvée & heureuse, & toutes

ces

ces qualitez douces & brillantes qui rendent un maître cher à ses Sujets. On ne pouvoit opposer à Auguste que le prejuge des Polonois contre la nation, & la Religion Lutherienne qu'il professoit. La liberalité leva le premier obstacle, & le second disparut encore par son secours avec un certificat de Catholicité donné par un Evêque de Javarin Parent d'Auguste, mais ce certificat étoit sans spécification de l'Eglise, où ce Prince avoit fait son abjuration, & sans nom d'aucun témoin. Pour être authentique, il falloit le faire souscrire par le Nonce qui étoit à Varsovie. S'il en faut croire les memoires de ce tems là, l'Evêque de Javarin & son écriture étoient également inconnus du Nonce, il refusa même assés constamment l'attestation qu'on luy demandoit : mais enfin, soit que l'Evêque se fût fait connoître, soit que pressé par les Ministres d'Autriche & de Saxe, il s'en soit rapporté au temoignage de ces deux Cours, il declara par écrit qu'il connoissoit l'un & l'autre, avoua la Catholicité d'Auguste, & recommanda même ce Prince de la part du Pape.

Vous vous imaginerez peut être, que la concurrence de ces deux Princes étoit l'ouvrage réfléchi des Cours de Versailles & de Dresde. Vous vous tromperiez de le penser. Ny l'une ny l'autre n'en avoit formé le Projet. L'Abbé de Polignac Ambassadeur en Pologne lors de la mort de Sobieski, voyant la des union de la famille Royale, & le peu d'attachement des Polonois pour les fils de leur Roy, s'imagina que c'étoit une occasion favorable de placer un Prince de France sur le trône de Pologne. Il jetta les yeux sur le Prince de Conty, qui luy parût le plus propre à réunir les vœux de votre nation. Il le proposa au ministère de France, la Cour approuva son idée, luy ordonna d'agir en conséquence, & le Prince de Conty devint le Rival de la Reine & des Enfans de Sobieski. Un moyen encore plus simple mit Auguste sur les rangs. L'ambition seule d'un particulier qui voulut jouer un premier rôle dans l'élection d'un Roy, réussit à en donner un à la Pologne en moins de deux mois, & l'emporta sur des factions qui depuis plus d'un an n'avoient

voient rien oublié pour s'assurer les suffrages.

Dans le moment que la faction de Conty étoit la plus puissante, & qu'il paroïssoit décidé que Sobieski n'auroit pas d'autre Successeur, Przebendowski Castellán de Culm décida autrement avec luy même. Homme d'esprit & propre à former & à conduire une intrigue d'importance, il s'étoit d'abord attaché au parti de la maison Royale; mais le voyant entièrement discredité, & ne trouvant pas à propos d'être dupé & martyr de son zèle, il passa dans la faction de France, où il espéroit mieux faire ses affaires. Cependant il ne s'y trouva pas encore à son aise. Il faut jouer le premier rôle dans une faction pour en retirer le plus grand profit. Celle de Conty avoit des Chefs accreditez qui ne laissoient à Przebendowski qu'un personnage en second. L'utilité pouvoit en être peu considerable pour son ambition. Il se vit donc réduit à chercher un nouveau Candidat capable de faire changer les choses de face; & dans la recherche qu'il en fit, il jeta les yeux sur la Saxe. La reputation

tion du Jeune Electeur luy persuada qu'il ne seroit pas fâché que l'on vint luy offrir une Couronne à la quelle il ne pensoit point. L'eloignement que sa Nation avoit pour celle de ce Prince, & la difference de Religion qui l'écartoit du thrône, ne le decouragèrent point. Il savoit que l'argent aplanit bien des difficultez; & que les Souverains sont volontiers d'une Religion qui fait regner. Cette entreprise le mettoit à la tête d'une nouvelle faction, qu'il esperoit de pouvoir former, & dont par consequent il retireroit plus de consideration & plus d'avantage pour sa fortune. Voilà le coeur humain. L'intérêt est son principal mobile; & c'est sur ce pied là que vous devez juger les actions de la plus part des hommes.

Vous vous imaginez bien que la Cour de Saxe accuëillit de bonne grace la proposition, & les offes de service de Przebendowski. Sur la reponse de cette Cour il se rendit à Dresde pour exposer son plan plus en detail; & pour concerter les moyens de la faire réussir. De retour en Pologne, il se trouva néanmoins embarrassé à mettre son
projet

projet à exécution. Les choses étoient trop avancées. Chacun avoit pris parti, & s'y tenoit. Mais le Prince de Conty & l'argent de France n'étoient point encore arrivés. L'Electeur au contraire pouvoit passer en Pologne aussitôt après son Election, & joindre ses troupes à celles de ses partisans. Les sommes que l'on demandoit pour payer l'armée de la Couronne étoient toutes prêtes. La différence de la position des deux Concurrents rassura le Castellan de Culm, & elle luy parut décisive dans le moment en faveur d'Auguste. Son projet étoit encore un secret, & il ne l'avoit communiqué qu'à ses intimes amis. Pour en faire usage avec succès, il se détermina à faire venir le Comte de Fleming à Varsovie avec les Lettres & les instructions nécessaires de la part de son maître. Il ne fît plus alors un mystère des prétentions de ce Prince & il engagea son Ministre à demander une audience publique au Primat, à luy remettre le 2. May les lettres de l'Electeur, & à publier les offres qu'il étoit chargé de faire de sa part à la République.

Vous

Vous sentez, Mon Prince, quel coup de théâtre produisit l'apparition subite de ce nouveau Candidat, & combien d'agitations, d'intrigues, & de mouvemens elle dut occasionner. L'Ambassadeur de France en fut sur tout allarmé. Il auroit peut-être dû pénétrer ce Mystère dès le mois de fevrier par le voyage que Przebendowski fit a Dresde, & par les demarches secretes qu'il fut obligé de faire à son retour. Mais à l'arrivée du Comte de Fleming, Il n'etoit plus tems de parer à cet événement par l'exclusion qu'il auroit pu faire donner à Auguste dans les différentes Diettines. La lenteur inconcevable de sa Cour à faire partir Conty avec des troupes & l'argent nécessaires, le jettoit dans le plus grand embarras. Il n'en fut cependant point deconcerté; & par les ressources de sa politique & de son adresse, la faction de France fût toujours la plus puissante & la plus nombreuse.

La Diette d'élection s'ouvrit enfin le 15. May. Chaque jour se passoit en demandes préliminaires, & en contestations de tout espece. On employa

un mois entier à convenir du choix d'un Marechal. Ce ne fut que le 15. Juin que cessèrent les concurrences pour cette place importante, & que le Comte Bielski parvint à réunir les suffrages en sa faveur. Dès lors on pensa sérieusement à arranger l'élection du nouveau Roy, qui devoit être faite le 26. Malgré tout le manège & les derniers efforts des factions contraires, le Prince de Conty auroit été élu dès le 25. par acclamation de tous les Palatinats, si le parti de Saxe n'avoit pas arrêté le cours des suffrages, en représentant que les Palatinats ne devoient les donner suivant les loix, qu'après que le Primat les auroit informez des differens Candidats qui se présentoient pour les obtenir. Ce Prince auroit eu le même avantage le 26, & son Election auroit été revêtue des toutes les formes prescrites pour sa légitimité, & garantie de toute contestations par la force des armes, si le Primat avoit voulu profiter de cette occasion comme il le devoit; & si ses intentions avoient été bien droites. Mais sous prétexte que le jour étoit prêt à finir, il remit l'élection au lendemain.

Fi.

Figurez vous maintenant , Mon Prince, tout ce que peuvent faire l'ambition & l'interêt le plus vif, c'est ce qui fût executé pendant le Cours de cette nuit. Effrayez de la résolution du parti françois qui avoit voulu decider la querelle par un combat, les Evêques de Cujavie, de Pofnanie, & de Livonie, avec plusieurs Senateurs étoient sortis avec précipitation du Champ électoral, & s'étoient retirez à Varfovie dans un Cloître Le Caſtellan de Culm Chef du Parti de Saxe s'y rendit pendant la nuit. Tous les Miniftres étrangers s'aſſemblèrent ; & comme s'il avoit été queſtion de repouſſer un Ennemi commun , toutes les factions ſe réunirent à celle de Saxe. Chaque Miniſtre en haine du Candidat François donna au Caſtellan de Culm tout l'argent qu'il pouvoit avoir. On ramaffa ainſi une ſomme de deux millions de France, que Przebendowski fît ſecretement transporter au Champ Electoral, & qu'il repandit dans differens Palatinats pour procurer le lendemain la ſuperiorité à ſon Parti. Malgré la

re-

réunion de toutes les forces des différentes factions, & la contribution de leurs bourses, le Prince de Conty eut le même avantage le 27. Il fut élu & proclamé par le Primat à 6. heures du soir, sans que le Parti de Saxe osât faire de protestation contre la légitimité de son Election. Mais ce triomphe fut de peu de durée. Tandis que l'Archevêque de Gnesne chantoit à Varsovie le *Te Deum* en action de grâces pour cet heureux succès, & que le bruit du Canon se mêloit à ces chants des Pietés; l'Evêque de Cujavie, revenu de sa frayeur proclama hors du Champ électoral, Frederic Auguste Electeur de Saxe. Après cette proclamation, il vint droit à Varsovie chanter un autre *Te Deum* dans la même Eglise de St. Jean, pour remercier Dieu de la seconde élection qu'il venoit de faire, sauf à rectifier le lendemain ce qu'elle pouvoit avoir d'irregulier.

Ne croiroit on pas lire des fables en lisant ce trait d'histoire. Qu'étoit devenue cette faction de Conty si nombreuse & si supérieure à celle de Saxe, qui l'avoit obligée à quitter le Champ
Ele.

Electoral, & avoit fait prendre précipitamment la fuite à ses principaux Chefs? N'avoit elle du courage qu'au tour de la Szopa? Ne luy en restoit il plus en entrant à Varsovie avec le Primat pour rendre gloire à Dieu de ses succès; ou l'avoit-elle epuisé contre les maisons de quelques Prélats du parti contraire qui étoient alors absens? Comment deux heures après son triomphe, reçoit elle la loy de 40. Compagnies de Noblesse qui viennent la braver jusqu'à Varsovie, & chanter en sa présence un nouveau *Te Deum* pour la double élection du Rival de Conty? ou étoit le brave Castellan de Kalisch qui la veille de Crucifix dans une main & le sabre levé dans l'autre, avoit jeté la terreur & l'effroy dans toute la faction de Saxe, en criant *Vive Dieu, vive Conty, vive liberté*. C'est aux passions à expliquer un changement aussi prompt & aussi extraordinaire.

Ce moment de foiblesse & d'inaction si déplacée à tous égards, est d'autant plus étonnant, que les troubles continuèrent avec fureur pendant un an tout entier;

entier ; c'est à dire Jusqu'au 22 May de l'année suivante que le Primat & le reste de son parti reconnut Auguste pour Roy, & vint avec le plus brillant Cortège luy rendre hommage à Varsovie. L'entrée d'Auguste en Pologne avec un Corps de 8000 Saxons n'intimida point le Primat ny le parti de France. Ce Prelat assembla le 26 Aoust une Diette à Varsovie pour faire confirmer l'élection de Conty. La noblesse y fît paroître la plus grande résolution, & le courage le plus déterminé. On y declara la guerre à Auguste comme à un usurpateur, & à ses partisans comme à des ennemis de la Patrie. En conséquence de la protestation solemnelle contre la proclamation d'Auguste par L'Evêque de Cujavie, signée du Primat, des Ministres, & des Seigneurs de son Parti & de la Noblesse, & déposée au Greffe de Rava le 25 Juillet précédent, on forma dans cette Diette une confederation générale sous le titre de Rokosz pour la deffense de la Religion, des loix & de la liberté que l'on s'engageoit de soutenir au prix de son sang sur sa foy, son honneur, & sa conscience.

ence. C'est dans cette Diette que quelques partisans de Saxe, qui y avoient été envoyez pour la rompre, pensèrent être les victimes de leur imprudence. Un d'eux nommé Danowski plus hardy que les autres, ayant osé dire qu'il protestoit contre une Diette qu'il regardoit comme inutile, puisque la République avoit legittimement élu Auguste, récût le salaire de sa témérité interrompue & fut mis en pieces.

Cette Confederation, qui ne s'étoit formée que dans l'espérance de l'arrivée prochaine du Prince de Conty, & de l'exécution des promesses de France, ne se décourage point après sa retraite. Elle se soutient au contraire avec vigueur pendant un an, s'assemble plusieurs fois à Lowitz chez le Primat, & y prend constamment les résolutions les plus fermes, & les plus éloignées d'aucune complaisance pour Auguste.

Tous ces mouvemens n'empêchèrent cependant pas ce Prince de se faire couronner à Cracovie le 15 7bre & d'employer l'art & la force, lorsque la libéralité ou la persuasion étoient inutiles. Les nouvelles qu'il reçût du de-

part

part du Prince de Conty des côtes de France, & tous les moyens politiques dont se servit le Primat pour l'engager à différer cette Ceremonie, le disposa à en hater le moment. Il s'embarassa peu de donner occasion de faire de son Couronnement une pasquinade assez juste; & de le représenter comme une Comedie en 5 actes dont le 1. étoit un Roy électif sans diplôme d'élection; le 2. un enterrement sans corps mort; le 3. un Couronnement sans Primat; le 4. une Diette sans Nonces, & le 5. des Protestations sans effect.

Le Prince de Conty arrive enfin le 27. 7bre à Oliva près de Dantzick. Mais loin de trouver l'armée qu'on luy avoit promise, quelques sommes qu'il répandit, il ne put se procurer un corps de troupes suffisant pour pouvoir s'avancer dans l'interieur de la Pologne, avec sûreté de sa personne. Il ne rencontra par tout que lenteur, indécision, & mauvaises excuses. Non seulement on manqua aux paroles les plus formelles, mais encore aux engagements les plus forts à son egard. Un corps de 3000. Saxons qu'Auguste
avoit

avoit envoyez en Prusse sous le Général Brand pour déconcerter ses projets , & ceux des Seigneurs de son parti , avoit jetté l'allarme par tout. Peu s'en fallut qu'il ne fût surpris luy même avec l'Abbé de Polignac près de Oliva par un détachement Saxon. Plus de 40 domestiques de sa suite furent enveloppez. Les effets le plus précieux de l'Ambassadeur de France furent pris & pillés par les Dantzicois. Grand nombre de Seigneurs Polonois de la première distinction, furent arrêtez par les Magistrats de Dantzick. Fiers de se trouver au fond de la Baltique, ces Bourgeois se crurent hors de portée du ressentiment de Louïs XIV. & peu touchés des réparations solennelles que ce Monarque avoit exigées de Rome, de Madrid & de Gènes, ils s'imaginèrent qu'ils étoient trop loin des frontières de France pour ne pouvoir risquer impunément de manquer d'égards à cette Couronne.

Tout bien considéré alors, le Prince de Conty prit le parti de renoncer pour jamais à un Throne qu'on luy avoit offert, & qu'il n'avoit point
ambi-

ambitionnée personnellement. Sa gloire ne souffroit rien des demarches inutiles qu'on luy avoit fait faire. Rebuté de ne trouver aucun plan formé, peu de concert, & beaucoup de variation dans le parti qui l'avoit appelé en Pologne, il se determina à reprendre le chemin de France le 9. 9bre; bien convaincu sans doute que les Puissances voisines de la Pologne auroient toujours l'avantage pour placer un Roy sur son thrône; & que la France ne devoit penser à luy en envoyer un que lorsque la nation bien réunie & d'accord seroit disposée à le recevoir.

Plus tranquille par le depart de Conty, Auguste, qui dans l'incertitude des événemens étoit resté jusqu'à lors à Cracovie, & y avoit même fait faire quelques fortifications crainte de surprise, se résolut à quitter cette ville pour se rendre à Varsovie, où il arriva le 15. Janvier 1698. Je ne vous parleray point du voyage qu'il fit ensuite en Prusse; de son entrée à Dantzic; des troubles furieux de Lithuanie entre la maison de Sapieha, & la Noblesse qui avoit Ogiński à sa tête; des

prétentions seditieuses de l'armée de la Couronne; d'une première Diète des Rokosiens tenue à Lowitz du consentement même d'Auguste; des demandes exorbitantes de cette assemblée, & des excès qui s'y commirent; ny de la soumission de 51 Palatinats & de celle de quelques Seigneurs confederez qui en fut la suite. Je ne vous diray rien non plus d'une Diète qu'Auguste jugea à propos de convoquer pour le 16. Avril, qui fût rompue par six Nonces, & où le Roy eut lieu de reconnoître toute l'aigreur qui regnoit dans les Esprits, & combien il étoit éloigné de les avoir réunis. Tous ces objets sont du ressort de l'Histoire générale; & quelque intéressans qu'ils puissent être pour vous apprendre ce qui arrive ordinairement dans des tems aussi tumultueux; c'est moins du detail des passions des hommes dont je veux vous entretenir, que de ce qui peut nous occasionner des réflexions solides sur les circonstances présentes. Mais au hazard d'en dire trop, je crois devoir vous instruire de

la conduite du Cardinal Primat depuis l'Election du Prince de Conty jusqu'au 22. May de l'année suivante qu'il vint à Varsovie rendre ses hommages à Auguste.

Je n'examine point icy, Mon Prince, si le Primat Radzieiowski eut ou non des vûes bien droites dans tout ce qu'il fît pour le parti de la France qu'il avoit embrassé. Si j'écrivois la vie D'Auguste II. je serois obligé d'approfondir le caractère de ce Cardinal. & d'y chercher la cause des événemens malheureux qui suivirent de près la Diette de pacification: mais il ne s'agit icy que du detail de l'interregne qui mît ce Prince sur le Thrône; & je crois pouvoir me borner à ne considérer dans ce Primat que l'homme d'état, & le premier Ministre de la Republique.

Sous ce titre je le vois toujours agir comme un Politique éclairé, ferme & connoissant toute l'étendue, & les droits de sa place. Je decouvre à la vérité dans sa conduite beaucoup d'artifice, d'interêt & d'ambition; & c'est peut-être le concours de ces trois passions qui le determina à ne pas employer

l'activité & la vigueur nécessaire pour hâter l'élection du Prince de Conty. Sa vanité & le desir de jouër le premier Rolle, & d'être à la tete des toutes les affaires, le portèrent sans doute à prolonger l'interregne. Mais j'ay lieu de remarquer en même tems que cette ambition est adroitement couverte par le voile de l'amour de la Patrie, par l'apparence d'un vray zele pour le bien public, & par la décence des égards qu'il devoit à sa dignité de Chef d'une Nation libre.

En Effet il est impossible de se déguiser tout ce qu'il y eut d'irregulier & de violent dans toute la conduite des Partisans de Saxe depuis le 2. May 1697, que l'Electeur entra en concurrence avec le Prince de Conty, jusqu'au 15. Septembre suivant qu'il se fit couronner à Cracovie. Les égards de la France pour la liberté Polonoise, les lettres sages & mesurées du Prince de Conty avant son arrivée à Oliva, & tous ses procedez personnels pendant qu'il y resta, forment un contraste bien frappant ; & le Primat

ne pouvoit être taxé d'opiniâtreté mal
entenduë, quand il refusoit constam-
ment de se rendre aux insinuations &
aux offres d'Auguste. Il seroit peut
être à souhaiter que ce Prince eut été
moins liberal & moins magnifique. Le
goût du faste & l'amour de l'Or sont
les deux passions les plus funestes à une
Republique. Les mœurs, & la vertu en
sont le plus solide fondement, & elles
peuvent seules assurer sa liberté & son
bonheur. La Catholicité subite d'Au-
guste, & les preuves qu'on en produi-
soit, pouvoient bien paroître suspectes
à un Cardinal & à un Archevêque, ain-
si qu'à la plus grande partie de la Na-
tion. Le peu de goût des Polonois pour
le gouvernement Allemand étoit d'an-
cienne datte, & la crainte des troupes
étrangères au sein de la Patrie, justifiée
par plus d'un excès commis, n'étoit
pas une chimère.

C'est ce que le Primat représentoit
& faisoit valoir avec force dans toutes
les occasions. Lors même qu'il crut
devoir penser à faire son accomode-
ment, il ne s'écarta jamais de ces objets,
& il

& il en fit la base de son traité. Il étoit assez public que l'élection d'Auguste étoit l'ouvrage de la Cour de Rome. La Pieté comme l'interêt pouvoit trouver un avantage réel à faire un Catholique d'un aussi grand Prince; & d'ailleurs Innocent XI, en qualité de Politique & de Prince temporel, ne fût pas fâché de trouver l'occasion de mortifier la France dans la personne du Conty. Tous ces motifs ensemble réglèrent toutes les démarches de la Cour Romaine, & celle de Davia son Nonce à Varsovie pendant cet inter-regne. On garda cependant des mesures de bien-séances vis à-vis de cette Couronne jusqu'après le retour du Prince de Conty à Paris; & on s'assura même des dernières résolutions de la France à ce sujet. La Politique ainsi satisfaite, le Souverain Pontife assemble une Congregation le 13- Janvier 1698. où il fût décidé que puisque l'Electeur de Saxe étoit en pleine possession du Royaume de Pologne, & que la France renonçoit à ses prétentions, Sa Sainteté ne pouvoit se dispenser de reconnoître l'élection d'Auguste.

En conséquence du resultat de cette Congrégation, le Pape admit à son audience les Ministres du Nouveau Roy, & leur fît part des résolutions du SaintSiegé. Cette nouvelle fît grand bruit en Pologne, & le Cardinal Primat jugea par bien des circonstances qu'il ne pouvoit choisir un moment plus convenable pour faire sa réconciliation: mais il y fut mettre tout ce que la République & la dignité de sa place exigeoient de luy.

Sur les premières ouvertures qui luy furent faites de la part du Roy, Radzieiowski temoigna moins d'éloignement, & parut même disposé à des voyes de conciliation. En pareil cas la fierté dicte toujours les premières demandes. Celles du Primat ne furent pas modestes. Pour préliminaire, il exigeoit que la République en corps luy fît une satisfaction générale & publique des injures faites à sa personne & à sa dignité; qu'elle reconnut par un acte authentique qu'on avoit violé les loyx à son égard: quelle s'engagêat à ne couronner jamais aucun Roy sans son

son consentement, ou celui de ses successeurs ; & que l'Evêque de Cujavie en particulier luy fît une réparation solennelle.

C'est sur le même ton qu'il répondit à une lettre très affectueuse & très obligeante que le Roy luy écrivit : Personne ne desire plus ardemment que moy la paix & la tranquillité de l'état ; & n'a peut-être plus d'empressement de pouvoir témoigner à votre Majesté son obéissance, son zèle & son respect. Mais Sire, ayant l'honneur d'être Primat d'une Nation accoutumée à n'honorer comme son souverain que celui qu'elle a élu par des suffrages libres & unanimes, j'employeray tout le pouvoir qu'elle m'a confié pour faire réparer dans le Rokosz tout ce qui a pu blesser ses droits, ses privilèges, & sa liberté.

La réponse qu'il fît à Pauluci Nonce extraordinaire, que le Pape avoit envoyé à Varsovie pour pacifier la Pologne, ne fût pas moins ferme que circonspecte. Je suis prêt, disoit le Cardinal Primat, à recevoir avec soumission les ordres du Pape pour ce qui regarde les affaires spirituelles ; & si le
saint

Saint Pere croit avoir pris des mesures suffisantes contre le préjugé d'une Conversion faite en vue du trône, je consens sur un article de cette conséquence à m'en rapporter à Sa Sainteté. Mais quant aux intérêts temporels de la République, que mille raisons m'obligent à maintenir, je ne puis les abandonner, sans faire tort à mon Caractère, sans m'attirer le reproche de toute la Nation, & sans m'exposer moy même au peril d'en repondre en mon propre nom.

C'est sur de pareils principes qu'il fît dresser les décisions de la Diette des Rokosiens qu'il avoit assemblez à Lowitz dans le mois de may, & qu'il regla avec les Plenipotentiaires du Roy, & sous la médiation du Nonce extraordinaire, les conditions aux-quelles il consentoit avec toute la Noblesse de son Parti à se soumettre à Auguste, & à reconnoître son Election. Après avoir stipulé de nouvelles assurances de la Catholicité de ce Prince, des espérances pour celle de la Reine, la retraite des Ministres Lutheriens, un acte autentique pour la liberté des élections, l'exécution des engagements qu'Augu-
ste

ste avoit pris avec la République, la préférence pour la nomination aux Charges en faveur des Rokosiens, & l'exclusion des étrangers des dignitez & des graces de l'état; Ce traité portoit formellement que le Primat confirmeroit l'élection de ce Prince par la benediction qu'il luy donneroit dans la grande Eglise de Varsovie; que les tribunaux de Justice demeureroient suspendus & sans exercice, jusqu'à cette ceremonie qui luy confirmeroit la possession de la Couronne : & que ce ne seroit qu'alors que la prestation du serment d'obéissance & de fidelité deviendroit legitime & nécessaire.

Telles furent les Conditions auxquelles le fier Primat voulut bien se rapprocher du Roy, & l'acte en fût signé le 16. May par les Plenipotentiaires d'Auguste, par le Nonce Pauluci comme Mediateur & garant au nom du Pape, par le Primat, par le Marechal du Rokosz & par les Nonces des Palatinats. Envain un certain Kochanowski, Nonce de Sendomir, protesta de nullité contre la décision du Rokosz,

on s'embarassa peu de sa protestation; & le Primat fit sagement remarquer que si un usage, peut-être abusif, donnoit le droit à un Nonce d'empêcher l'effect des résolutions de la République, ce droit dangereux ne pouvoit avoir lieu que dans une Diette, & non pas dans des Conseils, dans des conférences, & dans des assemblées particulières, telle que celle du Rokosz, où l'interêt de la Patrie devoit décider à la pluralité des voix.

Enfin je vois ce Primat toujours égal, & marcher sur la même ligne, quand il vient le 22. du même mois saluer le Roy à Varsovie. Auguste vouloit que l'entrevuë se fît dans une Chambre où on avoit dressé un Dais. Le Primat soutint, que le Roy n'auroit ce droit qu'après que son Election auroit été solennellement confirmée. La fierté du Prince ceda l'avantage à celle du Cardinal; & pour ne pas perdre le fruit d'un traité qu'il avoit eu tant de peine à ménager, il renonça aux prétentions du dais, & s'avança quelques pas au devant du Primat, qui sobre & mesuré dans sa harangue se contenta
de

de luy dire: Si j'ay le malheur de me présenter le dernier pour rendre mes très humbles respects à votre Majesté, j'ay du moins la consolation de luy apporter ce qu'elle desiroit le plus ardemment depuis long tems, le Coeur de la Nation & la tranquillité publique. Je mets l'un & l'autre aux pieds du thrône de votre Majesté, en luy voïant un attachement solide & inviolable.

C'est ainsi, Mon Prince, que finit cette grande & longue querelle, & que tous les restes de la faction de Conty se reunirent à celle de Saxe. Tout ne fût cependant entierement terminé & consoimé, ny le calme rétabli en Pologne par raport à l'election d'Auguste, qu'un an après au mois de Juin 1699. Ce fut alors que le Primat & le Comte Bieliński Grand Chambellan de la Couronne signèrent l'acte d'election du Roy; & que par la decision de la Diette de pacification, il se vit paisible & affermi sur le thrône. On voit par là que tout l'adoucissement que mît le Primat au traité de Lowitz fût de donner le titre de *Pacification* à cette Diet-

te, au lieu de celuy de *Confirmation*, qui pouvoit blesser le Roy, & présenter comme illegitime tout ce qui s'étoit passé à son élection & à son Couronnement.

Telle fût la conduite de ce Prince du Senat dans tout le cours de cet interregne, & s'il eut de mauvaises intentions, il est certain du moins qu'il sut les colorer habilement, & mettre de la grandeur & de la fermeté dans l'exterieur de ses demarches. Mais depuis la Diette de Pacification jusqu'à sa mort en 1705, c'est à dire pendant les six dernières années de sa vie, je ne vois plus en luy le même homme. Sa politique sans objet bien déterminé, n'est qu'artifice & dissimulation. Ses cabales & ses intrigues ne sont que perfides & inquiettes, & sans y rien trouver de noble & de grand. Je ne vois dans son ambition qu'un esprit factieux, qui pour paroître important, & se faire craindre d'un maitre legitime, se rend l'esclave d'un Prince étranger, brave les menaces & l'autorité du Pape, & cause le malheur & la desolation de sa Patrie, sans se faire aimer d'aucun parti.

En

En parcourant avec attention les différentes Epoques du Regne d'Auguste II. on ne trouve pas que ce Prince ait été fort heureux sur le Thrône de Pologne, ny que la Republique ait retiré de grands avantages de ses belles & vrayment Royales qualitez, qui luy ont acquis l'estime & la vénération de l'Europe, & qui ne devoient pas moins le rendre cher aux Polonois & luy attirer leur confiance. Elû en 1697. concurremment, & le même jour que le Prince de Conty, comme je vous l'ay dit cy dessus, il lui falut soutenir son élection par les negotiations & la force des armes pendant une année entière contre un Rokosz puissant, conduit & animé par un Primat accredité, ferme, & ambitieux.

A peine Auguste eut-il traité avec ce dangereux adversaire, & avec les restes du parti du Prince François, qu'il fut obligé de marcher contre les Tartares qui étoient entrez en Pologne au Nombre de plus de 60000. hommes. De retour de cette expedition, il vole en Lithuanie pour y apaiser la guerre ci-

vilie

vile entre la Maison de Sapieha & la Noblesse confederée sous son Marechal Ogiński. Cette guerre qui recommença à plusieurs reprises, & l'invasion inattendue de la Ville d'Elbing par l'Electeur de Brandebourg avec lequel Auguste venoit de renouveler les traités de Velau & de Bidgofzcz & de confirmer ses droits sur les Duchez de Lavembourg & de Bütow, ne luy donnèrent pas peu d'embarras & d'inquietude. C'est même ce qui luy fit différer la tenue de la Diete de Pacification qui devoit mettre fin à tous les troubles de Pologne, & affermir entierement la Couronne sur sa tête.

Les dix premières années de ce siècle ne luy furent pas plus favorables; & ce fut le commencement de ses malheurs, & l'origine de la méfiance des Polonois à son egard. Le dessein de conquerir la Livonie, & de l'enlever au Jeune Charles XII. Roy de Suede qui succedoit à son Pere à l'age des 18 ans, fit perdre à Auguste le Thrône où il venoit de monter, & exposa pendant dix ans la Pologne & la Saxe aux suites fune-

funestes d'une guerre cruelle & sanglante.

Rapellé en Pologne par la Confédération de Sendomir confirmée par celle de Lublin après la celebre defaite de Charles XII. à Pultawa, Auguste esfuya pendant plus de six années le mécontentement & les murmures de la Nation contre le fejour des Troupes Saxonnese en Pologne; & il eut la douleur de voir les Polonois se confederer contre elles à Tarnograd sous le Marechal Leduchowski, ainsi que les armées de la Couronne & de Lithuanie. Après deux ans de negotiations inutiles, & de combats & d'excès de part & d'autre qui ne faisoient qu'aigrir les Esprits & augmenter la méfiance, les Saxons sortirent enfin de la Pologne aux conditions arretées par le fameux traité de Varsovie en 1716.

Le Reste du Regne d' Auguste ne fut pas beaucoup plus tranquille, & on peut dire que la Republique y fut presque toujours ou confederée ou agitée au dedans ou au dehors. Dans la seule Diette qu'il ait eu la consolation de te-

nir en 1726. suivant les formes usitées; il eut le chagrin de voir les Ordres assembles proscrire le Comte Maurice son Fils naturel; que les Courlandois avoient choisi pour succeder au Duc Ferdinand dernier Prince de la race de Gothard Kettler, & de signer luy même les ordres pour le faire sortir de la Courlande. Enfin après avoir travaillé sans succès pendant six autres années à concilier les Esprits pour parvenir à faire réussir une Diette, il mourut dans le tems même qu'il en avoit assemblé une qui commençoit à luy donner quelque esperance de se terminer heureusement.

Vous voyez par cet abrégé du Regne d'Auguste que les meilleurs Princes ne sont pas toujours les plus heureux; & qu'il est bien difficile de gouverner une Nation aussi jalouse que la vôtre de sa liberté; lors qu'elle ne veut pas la distinguer de la licence, & qu'elle n'a point de principes fixes & invariables dans son Gouvernement.

C'est cependant, Mon Prince, au milieu des secousses violentes que la Pologne éprouva alors, qu'elle fut re-

devable à Auguste de la première reformation solide qui se soit faite dans l'état depuis l'établissement de la libre Election; je veux à dire de la Constitution de 1717, dont il seroit bien à propos de renouveler la forme pour guerrier tous les maux de la Patrie. J'ay observé dans mon *Compendium Politicum*, que ce ne fut que sous les auspices d'une Confederation que l'on put parvenir à faire des reglemens aussi sages & aussi nécessaires; & j'ay ajouté que sous le *liberum veto*, tel qu'on a jugé à propos de l'entendre jusqu'à présent, on ne pourra jamais, sans un miracle particulier de la Providence, remedier aux abus essentiels, & rétablir le bon ordre dans l'état.





TROISIEME LETTRE
P O L I T I Q U E

Seconde Partie

Sur

L'Election d'Auguste III.



Nous voicy enfin arrivez.
Mon Prince, au dernier
interregne qui a mis sur le
thrône le Roy que la Po-
logne vient de perdre.
C'est icy que commence le changement

A

de

de Politique des différentes Cours de l'Europe par rapport à l'élection de vos Roys. Vous ne verrez plus cette foule de Concurrens de toute Nation qui enrichissoit quelques particuliers pour gagner des suffrages, & se faire un Parti. Les Puissances préponderantes s'en mêlent, & la force des armes prend la place des intrigues & des insinuations. Nous ne trouvons dans cet interregne que deux Candidats Stanislas Leszczyński que le Charles XII. avoit fait élire Roy de Pologne en 1704, & Auguste III. Electeur de Saxe fils d'Auguste II, que ce Roy de Suede avoit obligé de descendre du thrône.

Stanislas, Beaupere du Roy de France Louis XV, se présenta pour Candidat à la Couronne avec tous les avantages que pouvoient luy assurer ses parens & ses amis en Pologne, ses qualitez personnelles, & le secours legitime & déclaré de la Cour de Versailles. Auguste joignoit à la glorieuse memoire de son Pere, les partisans fideles de sa maison, la beauté & la fleur de la Jeunesse, une Pieté solide, une bonté.

bonté & une Justice qui ne se sont jamais démenties, la même fortune, le même rang, & les mêmes ressources que le feu Roy Auguste II, & de plus les bons offices & les armes de l'Autriche & de la Russie.

La Nation Polonoise sollicitée en même tems par ces deux Puissances & par la France, se partagea, mais bien inégalement entre ces deux Concurrans. Le Parti de Stanislas donna entièrement la loy dans la Diette de Convocation qui s'assembla le 27 Avril 1733, trois mois après la mort du Roy. Le Primat Potocki qui en étoit l'ame & le Chef, moins ambitieux, moins intrigant, mais non moins éclairé, plus sincèrement Patriote, & plus aimé que Radzieiowski, y fît décider l'exclusion de tout étranger; & que l'on ne pourroit proposer pour Roy qu'un Piasse de Pere & de Mere, l'un & l'autre Catholique comme luy, & qui n'eut ny établissement ny armée dans les pays étrangers. On en dressa une formule de serment que tous les membres de la Diette furent obligez de signer C'étoit, sans le nommer designer bien ouver-

tement Stanislas pour le seul Concurrent au Thrône. Vous croyez bien que la décision de la diette à cet égard avoit été suivant l'usage concertée & ménagée avec la Noblesse dans les Diettines; qu'on y avoit fait élire des Nonces sur lesquels on pouvoit compter; & l'on avoit dirigé leurs instructions conformément au plan que l'on se proposoit.

Pour se mettre encore plus à l'aise, & se débarrasser des Nonces qui, par l'interêt d'une secte différente, pourroient s'opposer à la résolution de la Diète, on commença les délibérations, avant même l'élection du Maréchal, par s'élever fortement contre les Dissidens en matière de Religion. On prit le parti de les déclarer déchûs & privez de tous leurs privilèges, & incapables d'obtenir & d'exercer aucune charge & dignité de l'état soit civile soit militaire. En conséquence tous les Nonces, qui étoient d'une autre Religion que les Catholiques Romains, furent obligez de sortir de la Diète, dans la crainte d'un traitement plus violent.

violent dont on les menaçoit de maniere à leur persuader qu'on étoit bien déterminé à leur tenir parole.

Suivant la décision de la Diette de Convocation qui finit le 24 May 1733. celle de l'élection commença le 25. Aoust suivant, & on y élut un Mar-schal au gré du Primat. La nouvelle de l'entrée des Russes en Lithuanie sous le Général Laski, suivit de près l'élection de Radzewski. Alors les Ordres se réunirent & dressèrent de concert un manifeste, dans lequel la République se plaignoit hautement d'une pareille demarche de la part de la Russie; & la représentoit comme une entreprise contraire à ses droits & à sa liberté, & comme une infraction arbitraire des Traitez conclus avec cette Puissance. On protesta dans cet acte, & on jura de deffendre au prix de son sang & de sa fortune la Patrie aussi injustement attaquée. On déclara en même tems Ennemis de l'état & coupables de haute trahison ceux qui avoient appelé les Russes, ou qui auroient des correspondances avec eux.

Après

Après la publication de ce Manifeste, le Marquis de Monty Ambassadeur de France rémit au Primat les Lettres du Roy son maitre. Louïs XV. recommandoit à la République Stanislas Leszczyński son Beau Pere, promettoit à la Pologne les secours les plus prompts & les plus forts au cas qu'elle fût attaquée par quelque puissance; & luy faisoit en même tems les offres les plus avantageuses.

Toute la Diète alors se déclara ouvertement pour Stanislas, & parut uniquement occupée de son élection. Les Partisans de la Saxe, à qui on imputoit l'entrée des Russes, jugerent à propos de sortir du Champ électoral, & de se retirer à Prague au de là de la Vistule. Stanislas arriva le 9^{bre} à Varsovie. Son voyage de Paris en Pologne est un Chef d'oeuvre de Politique, d'adresse & de courage. Ce Prince fut élu & proclamé le 12, signa les *Pacta Conventa* le 19, & partit pour Dantzick le 22. avec le Primat & les principaux Seigneurs de son parti.

De l'autre côté la faction de Saxe, qui

qui étoit sortie le 6. du Champ Electoral composant à peine en tout une troupe de 300. hommes, y compris les Domestiques des Seigneurs, ne se crût pas en fureté à Prague, & jugea à propos de s'avancer jusqu'à Vengrow au devant d'un premier détachement de 4000. hommes de l'armée Russe. Ce détachement parût le 23. du même mois de 7bre à Tycoczin, & le 29. à Prague sur les bords de la Vistule, où elle avoit ramené les Seigneurs Polonois du parti d'Auguste III.

Ce Prince fut élu & proclamé le 5. Octobre par l'Evêque de Posnanie dans le Village de Kamien, où Henry de Valois l'avoit été. Ce détachement Russe passa la vistule le 9. & campa dans la plaine proche de Varsovie. Après cette précaution, les Seigneurs Polonois se rendirent dans cette Ville le 12. Ils y dressèrent paisiblement les *Paſſa Conventa*, & le 1. Novembre les Ministres de Saxe les signèrent dans le Chateau de la Republique, & assistèrent ensuite à un beau *Te Deum* dans l'Eglise de St. Jean. Auguste part de Dresde le 6. arrive le 9. à Tarnow,
y est

y est complimenté par l'Evêque de Cracovie à la tête de la députation, & reçoit le diplôme de son Election. Il fait son entrée le 14. à Cracovie, y est Couronné le 17, & n'ayant pû assembler une Diette de Couronnement, ses partisans formèrent une Confédération.

Le Comte de Munich à la tête de 30000. Russes assiège & bombarde Dantzick le 1. Fevrier. Au lieu d'une flotte nombreuse & d'une armée de débarquement suffisante, soit par la faute du ministère, ou par la jalousie des Puissances maritimes, la France n'envoya au secours de Dantzick qu'un corps de 2000. hommes. Ces troupes débarquèrent à Munden près de cette ville. Le Comte de Plelo soit desespoir soit indignation, soit excès de Courage, ose attaquer 30000. Russes dans leurs retranchemens, à la tête de 300. François. Il y perit comme vraisemblablement il s'y attendoit ! Le reste de l'embarquement réduit aux dernières extremitez fût obligé de capituler & de se rendre. Mais malgré leur capitulation, ces malheureuses victimes

essuy-

effuyèrent des traitemens finguliers, & eurent bien de la peine à éviter la Siberie.

Quoque une armée de Saxe fût venue au commencement de Juin se joindre aux Russes, & que dès le 12. une flotte Moscovite fermât l'embouchure de la Vistule, & ôtât toute espérance de secours aux Dantzicois, cette ville se deffendit toujours avec courage depuis le 1. Fevrier 1734, jusqu'à 27. Juin suivant. Obligée alors d'entrer en Capitulation, Stanislas en sortit le même jour, & se rendit à Konigsberg. Les hostilitéz cessèrent le 30, & la ville se rendit le 9. Juillet. Le Primat Potocki, Radzewski Maréchal de la Diette d'élection de Stanislas, & grand nombre de Seigneurs Polonois, parmi lesquels on comptoit plusieurs Princes de l'illustre maison de Czartoryski y furent faits prisonniers. Le Marquis de Monty Ambassadeur de France, eût le même sort; & les Russes trouvèrent bon de le traiter en Ennemi déclaré sans égard ny à sa qualité, ny au droit des gens. Auguste vint à Oliva près de Dantzick le 19. Il ne voulut

voulut point entrer dans la ville, & se contentant d'y envoyer des Commissaires pour recevoir les soumissions des Magistrats, il repartit le 31, pour la Saxe.

Jusqu'icy il n'est question que des évènements du siège de Dantzick. C'est le centre de la guerre, & il étoit bien important aux alliez Ennemis de la France d'y surprendre Stanislas. Ils auroient pu traiter de la paix avec avantage, & la France n'y auroit peut-être pas gagné la Lorraine. Mais quittons Dantzick & passons en Pologne pour y voir les suites de la révolution. Je n'y vois rien qui ressemble à une guerre réglée dont l'histoire puisse parler. Gentilhomme, Bourgeois, Payfan, & Juif, personne n'est en sûreté. Chaque parti ravage les biens, pille les maisons & brûle les Palais, & les villes du parti contraire. Des brigands s'attroupent de tous côtez, commettent toute sorte des crimes, jettent l'effroy & la consternation partout, & achèvent de détruire & d'enlever ce qui a échappé à la fureur des
factions

factious. A peine les Couvents peuvent-ils se garantir des calamitez publiques, & sauver les tristes débris de la fortune de quelques Citoyens. Enfin après deux ans d'exploits de cette nature, les Chefs du Parti de Stanislas ayant été battus en plusieurs rencontres, les uns se determinent à faire leur accommodement, les autres vont joindre ce Prince à Konigsberg, & leurs troupes se sauvent en Moldavie. Le sort du Primat n'est pas plus agréable. Prisonnier des Russes à Dantzick, & conduit ensuite à Elbing, de là à Thorn & par grace à Lowitz, mais toujours gardé étroitement, il est enfin obligé d'écrire au Roy pour excuser le passé, & luy demander ses bonnes graces. Sur la reponse obligéante qu'il en reçoit, il part pour Varsovie, & rend ses hommages à Auguste le 15. Juillet.

Il ne restoit plus de toutes les factious qu'un petit nombre de Seigneurs qui s'étoient retirez à Konigsberg auprès de Stanislas. Ils y donnèrent quelques manifestes inutiles contre tout ce qui se passoit en Pologne, & où ils ne balançoient point à se régarder comme
le

le corps de l'état & la République entière. Personne ne les en crût. Il est vray semblable qu'ils avoient peine alors à se le persuader à Eux mêmes ; mais dans un état où chaque Citoyen est aussi libre qu'en Pologne, c'est un titre que tout Gentilhomme a le droit de s'arroger. Cela ne tire point à conséquence quand il n'a pas la force en main. Les choses n'en suivent pas moins leur cours ordinaire, & cette petite, République est obligée de se réunir à la grande, ou la grande à la petite quand la superiorité l'ordonne ainsi: c'est ce qui arriva bien-tôt après.

En Effect les Puissances prépondérantes qui avoient occasionné tous les troubles en Pologne pour placer sur ce trône le Candidat qu'elles desiroient, en convenant, après deux ans & demi de guerre, de l'arrangement de leurs intérêts propres, réglèrent aussi à Vienne le 3. Octobre 1735. les conditions auxquelles elles vouloient rendre la tranquillité à la Pologne. En conséquence des préliminaires de la paix entre l'Autriche & la France, il fut.

fut arrêté qu'Auguste garderoit le trône de Pologne, que Stanislas conserveroit le titre de Roy, & seroit reconnu pour tel par Auguste, par l'Autriche & par la Russie ; & qu'il auroit la jouissance des Duchez de Bar & de Lorraine, lesquels apartiendroient à la France après son décès en échange du Duché de Toscane, dont la France cédoit l'expectative au Duc de Lorraine aujourd'hui Empereur.

Cet arrangement finit la querelle. Stanislas renonça par un acte authentique du 7. Janvier 1736. aux droits de son élection & reconnut celle d'Auguste, qui de son côté approuva le 15. May suivant ce que l'Empereur & Louis XV. avoient arrêté par rapport à la Pologne & à Stanislas. Ce dernier, partit de Königsberg à la fin du mois de Mars, reprit le chemin de France par Berlin & la Hollande, & entra l'année suivante en possession de la Lorraine, dont il fait les delices depuis 30. ans. En Pologne une amnistie générale effaça tout ce qui s'étoit passé, & successivement tous les Seigneurs revinrent de Königsberg baiser la main du Roy à

Varsovie, & rétablir dans leurs terres les dommages que la guerre civile y avoit causé. Enfin une Diette de Pacification commencée le 25. Juin 1736 termina en 15 jours tous les différens, & rendit entièrement le calme & la tranquillité à la Pologne.

Voilà, Mon Prince, l' Historique du 9. Interregne, & le Journal des événemens qui précéderent & suivirent l'élection du dernier de vos Roys, dont la mort occasionne cet Interregne. En mettant à l'écart l'influence étrangère, ainsi que toutes les suites de la double élection de Stanislas & d'Auguste; & à ne considérer que ce qui s'est passé entre les deux partis avant l'apparition des Russes, que l'on avoit cependant eû le tems & l'occasion de prévoir, qu'il y auroit de bons commentaires à faire à ce sujet, & qu'il seroit aise de vous faire voir que votre Nation n'entendit ny la Politique ny ses véritables intérêt, Dans la situation où elle se trouvoit par la concurrence de deux Couronnes voisines & allies, & d'une Puissance éloignée telle que la France, elle devoit combiner, sur l'état re-
spectif-

ſpectif & actuel de ces Couronnes, le Choix qui luy convenoit le mieux. En ſe déterminant après mûre reflection pour l'un ou pour l'autre parti, elle devoit par toute ſorte de moyens ſ'aſſurer de l'unanimité pour le Roy qu'elle choiſiroit, & prendre pour regle invariable de ſa conduite la maxime *Nunquam tentabis niſi perficias*. Juſqu'à ce moment elle n'avoit vû des troupes étrangères entrer dans la Patrie que pour apuyer une double élection déjà faite. La circonſtance icy étoit entièrement différente, & ſans chercher à ſ'aveugler, elle devoit ſ'attendre à voir la Ruſſie & l'Autriche vouloir ſe rendre maîtres de l'élection ſéparément ou conjointement. En ce cas ſi l'on vouloit déſerer à la France, il falloit ſ'unir bien cordialement ſans aucune diviſion, & ôter par ce moyen à ces deux Puiffances le pretexte de dire qu'elles étoient appellées en Pologne pour deffendre la liberté des Suffrages.

Mais enfin partons d'après ce qui ſ'eſt fait. Le Parti de Stanislas a eu 7. mois entiers & plus pour préparer ſon ſuccès; & d'ailleurs la France luy
a four-

à fourni tout l'argent qu'il pouvoit souhaiter. Le credit qu'il eut dans les Diettines de tous les Palatinats, & la décision, qu'il fît prendre à la Diette de Convocation, marque bien sa supériorité en tout genre & son aisance. Cet état florissant n'avoit fait qu'augmenter dans l'intervalle de cette Diette à celle d'élection. Comment avec de tels avantages comprendre la facilité que cinq ou six Seigneurs, qui n'avoient peut-être pas 3. ou 400. hommes avec eux, trouvèrent à détruire les projets d'un semblable parti qui faisoit la loy depuis le commencement de l'Interregne & qui réunissoit presque toutes les forces de la Republique. Cette facilité paroîtroit incroyable & fabuleuse, si les actes publics n'en faisoient foy. C'est une copie encore plus singulière que l'original des deux *Te Deum* chantez successivement à deux heures de distance le 27. Juin 1697. dans la même Eglise de St. Jean à Varsovie, le premier par le Primat Radziejowski en faveur de l'élection du Prince de Conty, que près de 80. mille Gentilshommes

venoient d'élire unanimément, & le second par l'Evêque de Cujavie pour celle d'Auguste, soutenu seulement par 40. Compagnies de Noblesse hors du Champ électoral.

Le Primat Potocki fait icy une faute beaucoup plus considérable que celle de Radzieiowski, & ce dernier me parôit bien mieux disputer le terrain pendant un an entier dans son chateau de Lowitz. Il sût s'y maintenir avec dignité sans argent ny secours étranger. Il eût le courage & la force de former dans une Diette qu'il assembla à Varsovie une puissante confédération, il l'anima toujours & la soutint avec vigueur contre un Prince guerrier & puissant, déjà Couronné & établi en Pologne avec un Corps de troupes étrangères de plus de 12000. hommes, & un parti très considérable de Noblesse, que ses liberalitez augmentoient tous les jours. Qu'auroit fait Radzieiowski si l'argent de France l'avoit mis en état de payer & de faire agir l'armée de la Couronne, & celle de Lithuanie, comme cette puissance

en fournit abondamment aux Partisans de Stanislas ?

S'il faut convenir qu'il y avoit peut-être quelque légère contrainte dans la signature du formulaire de serment que tous les membres de la Diette de Convocation furent obligez de donner pour l'élection d'un Piasse à l'exclusion de tout étranger; près de 300. personnes, qui composent une pareille assemblée de votre Nation, doivent naturellement l'emporter sur 5. ou 6. particuliers qui par fantaisie ou autrement sont d'un avis contraire. La loy même & l'usage de votre Patrie autorise dans un interregne le sentiment de la Pluralité.

Mais enfin en raisonnant d'après la plénitude de la liberté, dont chacun aime à se féliciter en Pologne, de quel droit ceux qui se plaignoient d'avoir été genez dans leurs vuës, prétendoient-ils y assujettir leurs Egaux 30. fois plus nombreux qu'eux ?

Ce n'étoit pas icy le cas d'imiter ces respectables Senateurs de l'ancienne Rome qui, pour prévenir le choix indigne & dangereux de Principaux Magi-

Magistrats que des Tribuns seditieux vouloient donner à la République, engagèrent les plus grands hommes & les plus illustres Citoyens de leur ordre à briguer les différentes charges de l'état. Stanislas n'étoit point un Candidat qui dût leur déplaire ny alarmer leur liberté. Il étoit connu au contraire comme un Citoyen précieux qui dès sa Jeunesse s'étoit distingué par son éloquence, & ses sentimens Patriotiques: Pendant la révolution qu'occasionna Charles XII, & lorsqu'il fut sur le thrône de sa Patrie, on n'avoit remarqué en luy que les intentions les plus droites, la douceur la plus prévenante & la plus grande modération; & on savoit que ses malheurs & sa retraite n'avoient fait qu'augmenter en luy son amour & son zele pour la Patrie. D'un autre côté la France, qui le recommandoit, loin de pouvoir donner de l'ombrage au petit nombre de ces mécontents ne pouvoit que faire beaucoup de bien à la République, & reconnoître dignement en particulier leurs égards, & leur complaisance pour son Candidat.

Il faut icy l'avouer, ce qui cause tous les desordres & tous les troubles de la Pologne, c'est qu'on n'y veut point entendre ce que c'est qu'une liberté légitime, qu'elle est la base de tout bon Gouvernement, & qu'elle seule peut assurer le bonheur & la paix d'une Nation. Par l'effect d'un heureux naturel les Polonois en suivent les régles dans le commerce de la société; mais quand il s'agit des affaires publiques, ils n'écoutent que l'indépendance absolüe & la liberté de pure nature.

Suivons donc le Systême de cette liberté qui ne peut souffrir de frein & voyons ce qui doit en résulter: entre deux personnes également libres de cette liberté, & qui n'ont point de Tribunal pour les juger, c'est la force qui peut prononcer & donner la loy, à moins que de concert renonçant de part & d'autre à toute prévention, les deux Concurrens ne prennent de bonne foy l'équité & la raison pour arbitre. Mais c'est ce que la passion n'a jamais su faire: elle ne voit rien de mieux
que

que sa volonté : *quod volumus Sanctum est*, elle luy tient lieu de raison, de justice & de prudence; *Sit pro ratione voluntas*. Je le veux, donc cela doit être; c'est ainsi que conclut la passion, & malheureusement pour le genre humain & sur tout pour la Pologne, c'est elle seule qui gouverne la plûpart des têtes dans les occasions où la jalousie & l'ambition font taire les loix & la foible voix de la Patrie.

Si dans la circonstance dont il s'agit icy, il falloit cependant une décision, & que la force seule pût la donner, pourquoy le Parti du Primat si prodigieusement supérieur, & autorisé même par les loix, n'en fait-il pas usage alors pour ramèner à l'unanimité un très petit nombre de mécontents du Choix qu'on paroïssoit disposé à faire, & qui pour s'y opposer n'avoient ny pouvoir suffisant ny droit légitime. Un peu de violence faite à propos prévenoit une double Election, & conséquemment tous les malheurs d'une guerre civile & étrangère. Si les Russes, malgré la réunion de tous les Ordres de la Republique, entroient en Polo.

Pologne, ils y arrivoient en qualité d'Ennemis gratuits qu'aucun parti n'avoüoit ; & qui se déclarant ouvertement infracteurs des traitez les plus solennels, autorisoient la nation à se declarer aussi toute entiere contre eux & dispoit l'Europe à plaindre l'oppression des Polonois & à les secourir. C'étoit bien le cas de faire usage de la maxime : *Principiis obsta*. Le bonheur & la Gloire de la Patrie en dependoit peut-être. La faute, qu'avoit faite Radzieiowski de ne pas dissiper les 40 compagnies de Noblesse, qui favorisèrent l'élection d'Auguste II, montrait clairement au Primat Potocki ce qu'il devoit faire. Mais il y a long tems que l'on a dit que le monde étoit incorrigible. Envain le passé luy donne des leçons pour le présent, chaque siècle se conduit comme s'il étoit le premier venu, & ne prend conseil que de sa tête.

Mais laissons, Mon Prince, ces spéculations militaires, ainsi que l'examen des événemens particuliers que nous offre le cours de cet interregne, & dont
je

je me suis contenté de vous marquer sommairement la datte & les suites. Passons aux réflexions politiques qui naissent de la concurrence de Stanislas & d'Auguste; & puisque cette concurrence fut l'ouvrage de trois Puissances considérables, c'est la conduite, & les droits respectifs de ces Puissances que je me propose de vous discuter icy, pour que vous puissiez en tirer des conjectures justes & solides sur l'état présent.

Le Mariage du Roy de France en 1725 avec la seule fille qui restoit au Roy Stanislas, fut la cause de la double Election qui se fît en Pologne après la mort d'Auguste II, & des troubles de la Republique pendant trois ans. Sans un pareil Concurrent, la maison de Saxe appuyée par celle d'Autriche & par la Cour de Russie auroit trouvé peu de difficulté à regner en Pologne. Mais il étoit également juste & naturel à la France de porter le Beau Pere de son Roy sur un thrône qu'il avoit déjà occupé, d'autant plus qu'il étoit Piasse, très instruit & zélé pour les loix de sa Patrie, aimé de ses Concitoyens, & que

que ses qualitez supérieures, & ses vertus éminentes, ne promettoient qu'un Regne heureux à la Pologne, sans aucune Postérité qui pût l'allarmer pour la liberté d'une élection future.

Il n'est pas moins vray que dans le Projet que forma la France d'apuyer les prétentions de Stanislas, loin de manquer à une Nation libre, & de donner la moindre atteinte à ses privileges, elle se bornoit à luy recommander instamment un de ses compatriotes, qui avoit déjà occupé son trône pendant 5. ans. Non moins delicate dans les moyens pour l'interesser en sa faveur, la France n'employoit que des sollicitations affectueuses, des insinuations obligèantes, des ressources & des secours de toute espece, & des promesses aussi flatteuses que sincères.

A ces motifs d'honneur & d'amitié pour le Roy Stanislas que la dignité du trône François, & l'interêt de la Reine rendoient puissans, le Ministère de Versailles y ajoutoit les vûes d'une

saine

saine Politique. En procurant la Couronne de Pologne à Stanislas la France ôtoit à l'Autriche, un allié voisin & très utile, qu'elle avoit constamment taché de detacher des intérêts de l'Empereur sous le regne de Sobieski; & en même tems elle s'unissoit étroitement à une Nation qu'elle a toujours distinguée & chérie, à qui elle doit la meilleure & la plus vertueuse des Reines, & dont enfin l'alliance & l'amitié ne peut que luy être avantageuse par sa position dans le Nord.

L'Autriche & la Russie de leur côté pénétoient très bien les intentions de la France, & sentoient les conséquences de l'Election du Candidat qu'elle vouloit placer sur le thrône de Pologne, mais ne voyant pour réussir à l'en éloigner que la force des armes dont le voisinage de ce Royaume Republicain, & l'éloignement de la France leur promettoit la superiorité, ces deux Puissances ne s'occupèrent qu'à chercher des pretextes pour autoriser l'usage qu'elles en vouloient faire. Voila Mon Prince, l'arreté secret des Cabinets de Versailles, de Vienne & de Peters.

Petersbourg, & le vray point dont ces Puissances sont parties pour l'exécution du resultat de leur conseil: voyons maintenant comment elles vont agir au dehors.

Pour éviter toute méprise & tout mécompte en Politique, il faut poser pour maxime générale que dans les guerres que la justice ne peut avouer, les Souverains, qui s'en écartent d'avantage prennent le plus de soin de se couvrir de son manteau dans tous les actes publics qui émanent de leur part; & que les états ne se conduissent que par leur intérêt. Quand cet intérêt se trouve d'accord avec les convenances d'équité, d'alliance, ou d'estime particulière, à la bonne heure, on se pare de ces motifs honorables. Mais au fond l'utile seul est le vray ressort qui fait agir les Princes: c'est luy qui dicte les traitez, & qui décide de la paix ou de la guerre. Ce seroit vouloir s'abuser grossièrement que de prendre au pied de la lettre les manifestes & les déclarations des Cours. Ces actes pour la plus part ne sont que des préliminaires de forme, où l'on est
conve-

convenu de s'attribuer la droiture des intentions, de faire valoir, la justice de sa cause; laissant de part, & d'autre aux negociations secrettes du Cabinet, & à la force des armes le soin de juger la question, & de faire pancher la balance de Themis.

Ce n'est pas à dire que tous les Souverains deguisent la verité dans leurs manifestes & dans leurs declarations. Les guerres des Puissances sont comme les Procès des Particuliers. Ceux cy-ont des Tribunaux de Justice pour juger leurs differens civils ou criminels: Les états n'ont d'autre Juge que le Canon. Mais comme entre les plaideurs, celui qui a le bon droit expose avec candeur la verité des faits, produit les actes autentiques qui établissent la bonté de sa Cause, & invoque à son secours les loix qui décident en sa faveur; de même les Souverains, qui n'entreprennent qu'une guerre juste, mettent sans crainte & sans reserve sous les yeux de l'Europe le detail de leur conduite & les vrais motifs qui les engagent à prendre les armes. Mais la Puissance qui n'a pour elle qu'une occasion

caſion favorable, une convenance interreſſée, ou une poſition heureuſe, imite le particulier qui intente ou ſoutient un mauvais procès, Elle met tout en uſage pour faire illuſion au Public, ſaiſit les pretextes les plus ſpécieux, & ſe pare des dehors les plus capables de donner un air d'équité à ſes vûes politiques. Contente alors de cette production juridique, elle ſ'embarreſſe peu que les gens éclairés percent le myſtere, & decouvrent tout ſon artifice, elle ne penſe qu'à bien charger le Canon, qui ſeul a le droit de rendre un arrêt définitif.

Sur ces principes incontestables, Mon Prince, & dont tous les Politiques conviennent, vous ſentirez aiſément qu'après la mort d'AUGUSTE II. la France ſe montrait à decouvert, & étoit auſſi ſincère dans la déclaration de guerre qu'elle fît à l'Empereur, que dans ſes démarches vis à vis de votre Patrie. Sa bonne foy parût même ſi grande à toute l'Europe que contre leur uſage les Puiffances maritimes ſ'en rapportèrent à elle, & ne prirent aucune part à la guerre de 1733; de manière que
l'Au-

l'Autriche ne trouva que la Russie, qui voulût épouser sa querelle.

Mais ces deux dernières Puissances ne pouvoient pas déceimment annoncer à l'Europe qu'elles prenoient de concert les armes, pour donner à une Nation aussi libre que la votre, le Roy qui leur convenoit; il fallut dire qu'elles venoient au secours d'une République alliée & voisine que la France opprimoit, & qu'elle genoit dans la liberté de ses suffrages pour l'élection de son maître. Dans un état tel que la Pologne où les Grands connoissent si bien l'avantage de faire un Roy, il ne leur fût pas difficile, d'y avoir une ombre de Parti qui pût se plaindre de la disposition générale de la Nation en faveur de Stanislas, de crier que l'on donnoit atteinte à leurs libertez, & que l'on vouloit contraindre leurs suffrages.

Cet arrangement pris, assurées d'être apellées au secours lors de l'élection, & d'avoir alors un pretexte pour entrer en Pologne à main armée, & d'agir d'autorité contre les partisans
de

de Stanislas , l'Autriche & la Russie
tinrent publiquement le langage de la
France par raport à leurs dispositions
pour la Pologne. Leurs déclarations
n'annonçoient que l'interêt cher qu'*elles*
les prenoient à votre République , leur
zele pour le maintien de vos libertez,
& les secours les plus assurez & les plus
prompts pour la deffense de votre in-
dependance, & de vos privileges. Mais
ces déclarations si obligéantes n'empê-
choient pas ces deux Puissances d'avoir
deux armées prêtes à entrer dans votre
Patrie, l'une en Silesie & l'autre sur les
confins de la Lithuanie pour forcer
votre Nation à elire un Prince étran-
ger, quoiqu' à la Diette de Convocation
la Republique eut decidé unanimement
que l'on ne proposeroit qu'un Piasse.

Prenez garde je vous prie, Mon
Prince, que depuis la Notification de
la mort d'Auguste II, & l'indication
des Diettines pour la Diette de Convo-
cation, jusqu'au 4. 7bre, dix Jours après
le commencement de celle d'élection,
c'est à dire, pendant sept mois entiers,
il ne fût question publiquement en Po-
logne que du choix d'un Piasse par
préférence à tout étranger ; sans au-
cune

cune déclaration ouverte en faveur d'aucun Piaſte en particulier. Ce n'étoit cependant pas un myſtère; mais le Miniſtère public ne parloit point du Candidat que l'on avoit en vûe. La Diette de Convocation ne decida que la préférence d'un Piaſte, avec la ſignature d'un formulaire de ſerment qui fut ſouſcrit par tous les membres qui compoſoient cette Diette, & qui excluoit même de celle d'Electiſon quiconque voudroit propoſer un étranger.

Cette déciſion, quelque avantageuſe qu'elle peut être pour Stanislas, loin de donner atteinte à la liberté, ne faiſoit que rendre à la République ſon droit naturel, & l'uſage primitif qu'elle avoit de ne donner ſa Couronne qu'à un Citoyen. Le choix déterminé d'un Piaſte, reſtituant à tout Polonois ce droit précieux de prétendre au thrône, ne faiſoit peut être qu'arrêter un abus introduit par la cupidité, ou plutôt par la jaloſie & l'ambition des Grands. Si l'Autriche & la Ruſſie n'avoient donc voulu que s'oppoſer à la nomination de la France, & non pas choiſir un Prince étranger à leur gré pour en faire

faire un Roy de Pologne, sans violer, comme firent ces Puissances, une loi générale faite par la Nation assemblée en Diette, il leur auroit été facile de jeter les yeux sur un autre Piasse que Stanislas, aussi eligible que ce Candidat de la France, & lui procurant un Parti quelque foible qu'il pût être, assurer en suite son Election, & la soutenir comme elle firent celle d'Auguste III.

A Dieu ne plaise, Mon Prince, que je veuille prononcer icy entre Rome & Carthage, ou decider lequel des deux Concurrens étoit le plus à desirer pour vòtre Patrie. *Non nostrum inter vos tantas componere lites.* La Lorraine bénit l'une comme son bienfacteur & son Pere; & la Pologne regrette bien sincerement la paix constante dont elle a joui sous le regne de l'autre. La plus part des Cours ont pris un interêt bien vray aux malheurs d'Auguste, toutes ont admiré sa constance & l'égalité de son ame; & l'Europe entière rend à sa memoire un temoignage d'autant plus flatteur, qu'il est avoué par la Religion & par l'humanité. La France n'a cru
pouvoir

pouvoir mieux faire que de choisir une des filles de ce Prince pour l'heritier de sa Couronne, & elle se felicite chaque jour du choix qu'elle a fait. La seconde occuperait aujourd'huy avec gloire le thrône d'Espagne, si une mort prématurée ne l'avoit pas enlevée à la tendresse de son Auguste Epoux, & aux vœux de cette nation; & une troisieme fait les delices de la Baviere & de son Souverain par sa bonté, ses vertus, & sa Pieté

C'est à regret que je me prive icy du plaisir de rendre la même justice aux dignes Princes & Illustres fils d'Auguste. Mon Coeur seroit bien à son aise. Chaque lecteur ajouteroit de nouveaux traits à l'éloge que j'en pourrois faire, & on ne m'accuseroit que de trop de retenue. Mais leur portrait, quoique fait sous les yeux de la verité & peint par ses ordres, pourroit paroître affecté; ou du moins me prêter un air d'intérêt que je n'ay jamais eû, & dont j'ose le dire, je suis aussi éloigné que le Ciel l'est de la terre. Je ne prétens

icy que prévenir, & écarter de moy tout soupçon de partialité, & prouver la sincérité de mes sentimens, & la droiture de mes intentions.

Après cet éclaircissement que j'ay
crû nécessaire, je vais, Mon Prince,
continuer sans crainte à vous instruire,
comme je le dois, & à vous repré-
senter les choses telles qu'elles sont
réellement. Il est certain, & je le re-
pète avec confiance après Fredro, un
des plus judicieux & des plus éle-
gans Ecrivains de votre Nation, que
par la forme singulière & indeter-
minée que votre République observe
dans l'élection de ses Roys, il est im-
possible que la violence ou l'intrigue
ne s'en mêle pas & le plus souvent tou-
tes les deux à la fois. *Revoluite an-
nales nostros, dit cet Illustre auteur,
vix ullum exemplum liberæ Electionis
invenietis, cui vis aliqua, aut ars non
admixta fuerit.* Vous pouvez vous
en convaincre bien évidemment par
le récit que je viens de vous faire
de tous les interregnes.

On ne peut se dissimuler que l'intérêt & la jalousie des Grands ne soient

soient pour ainsi dire les deux portes par où les Princes étrangers sont entrez en Pologne pour y monter sur le thrône. La Jalousie seule y a placé de simples *Plebeiens* depuis l'extinction de la première famille des Ducs Idolâtres, jusqu'à Boleslas Chrobri le premier de vos Roys Chrétiens: l'intérêt a succédé à la jalousie à la mort de Casimir le Grand dernier des Piastes, & à celle de Louïs son successeur. Enfin près de 200 ans après, lorsque la branche regnante de la famille des Jagellons finit dans la personne de Sigismond Auguste, ces deux passions se sont totalement emparées de l'élection de vos Roys.

Je vous ay fait remarquer cependant que la Noblesse moins sensible à de prétendus avantages qu'on luy offroit pour la République, & qui n'ont presque jamais eû d'exécution, a toujours proposé un Piaste, & préféré le Gouvernement d'un Patriote. On diroit que ce Corps moins à portée des faveurs de la Cour, & plus intéressé à la conservation des Loix,

& au maintien de la liberté, présageoit le danger de la conduite des Grands & combien il étoit à craindre d'accoutumer les Puissances étrangères à se mêler de vos Elections. Ce danger s'est accru par degrez, comme on le voit bien clairement depuis Henry de Valois jusqu'au tems présent; & il n'est pas aisé de prévoir jusqu'ou il peut aller dans la suite.

Pour remédier à la source d'un mal qui pouvoit causer la ruine de l'état, il auroit fallu fixer par une loy aussi sage qu'inviolable l'incertitude du fonds, & de la forme de l'élection de vos Roys; de manière que la plus légère des formalitez ne fût susceptible d'aucune variation. Les plus sages de vos Citoyens n'ont cessé de le demander avec instances dans une grand nombre de Diettes. On sent vivement aujourd'hui toute la conséquence d'une réformation si nécessaire; & que ce n'est point à l'idée d'une liberté mal entendue que l'on devoit sacrifier, comme on a fait, la tranquillité, & le vray bonheur de votre Nation.

Mais

Mais maintenant que les choses
 sont telles que vous les voyez, il ne
 s'agit plus de songer à réparer le
 mal. Il est trop tard de regarder en
 arrière & de vouloir se rapprocher du
 point dont on a eu l'imprudence de
 s'écarter. Les circonstances le per-
 mettent peu; & la position de l'Euro-
 pe n'est pas assez favorable, pour
 pouvoir espérer d'y parvenir. On a
 même laissé passer des quarts d'heure
 heureux dont on auroit pû profiter
 utilement. Le défaut d'ordre et de
 Concert, de principes solides, & de
 vûes éclairées dans le Gouvernement
 a tout abandonné au hazard; & l'ani-
 mosité, & l'aigreur des Esprits a
 achevé de tout gâter, en mettant le
 trouble & la confusion à la place
 de la circonspection & de la pru-
 dence, qui doivent regner dans les
 deliberations & dans les Conseils de
 la Republique. En un mot depuis
 que Charles XII. a appris aux Puissan-
 ces du Nord à faire un Roy de Po-
 logne en se contentant d'observer
 quelques formalitez legales, rien de
 plus facile que de sauver les apparen-

ces, & d'agir au fonds avec une pleine autorité. La seule ressource est donc actuellement, de sentir la nécessité d'un arrangement entre les differens partis sans l'entremise hostile d'aucune Puissance étrangère, pour de bonnes raisons qui se présentent d'abord; & cedant sagement la nomination au trône, convenir unanimement de garantir dans son intégrité ce qui fait le fonds de l'état; c'est à dire les loix constitutives, la liberté, & les possessions de la Republique.

Depuis l'introduction des Princes étrangers sur le Thrône de Pologne à la mort de Calimir le Grand, & depuis la libre Election après le Regne des Jagellons, on ne cesse dans cette Republique Royale de crier contre deux abus d'une extrême consequence, l'influence des Cours étrangères sur les affaires d'état, & l'entrée de leurs Troupes dans l'interieur du Royaume pendant les interregnes. Rien n'est en effect plus contraire au texte formel des loix; rien n'est plus directement opposé
aux

aux privilèges de la Nation ; rien ne viole plus ouvertement la liberté dont elle doit jouir ; & il est constant, comme on en convient généralement, que ces deux abus ont bouleversé l'état, & occasionné tous les désordres du Gouvernement, & la corruption des mœurs.

Ce fût avec raison que la République protesta en 1733 contre l'entrée des Russes en Lithuanie peu de jours après l'ouverture de la Diète d'Élection. Le manifeste qu'elle publia alors étoit bien légitime, & fondé sur les droits & sur les titres les plus authentiques. C'étoit réellement la Patrie qui se plaignoit, & qui avoit droit de se plaindre. Assemblés le plus légitimement en conséquence d'une Diète de Convocation qui avoit préliminairement décidé l'Élection d'un Piaste, les Ordres réunis & de concert s'occupoient du choix d'un Citoyen pour l'élever sur le trône. Sans renverser toute idée & tout principe, C'est abuser des mots de prétendre que 4. ou 5. Seigneurs qui se retirèrent à Prague dans trois Carrosses, & qui

qui par des vûes particulières pensoient différemment que le corps entier de l'Etat, composassent la véritable République, & qu'ils eussent seuls le droit de donner, comme ils firent, un Maître à la Nation.

C'étoit certainement bien le cas de sentir & de dire à toute l'Europe que la liberté de la Patrie, non celle de quelque particuliers étoit opprimée. On n'avoit pas de peine à le persuader. Mais quand le Gouvernement d'un Etat est sans principe fondamental, chacun interprète la loi au gré de son intérêt. La Passion la tourne comme elle veut à son avantage, & elle prononce en sa faveur quand elle a la force en main. Sans le secours de la force, la Patrie elle même, la sagesse, & la raison doivent céder, & ne peuvent se faire écouter.

Il faut donc convenir de bonne foy que c'est à l'incertitude de vos loix, à la mes-intelligence & à la division des Esprits que l'on doit imputer l'autorité que les Puissances étrangères ont en Pologne. Leurs
Mini-

Ministres n'y forment & n'y fomentent des factions, qu'autant que cette funeste des - union leur donne du crédit ; & les Troupes de ces Puissances ne troublent vos Elections que parceque les partis opposez cherchent à s'apuyer également des secours & de la faveur des différentes Couronnes. La source du mal est donc dans l'état même, bien plus que dans l'ambition & la Rivalité des Puissances voisines & éloignées ; & c'est à quoy la Republique devoit serieusement songer à remedier. Le remede ne peut se trouver que dans l'indépendance absolüe de la Pologne. Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour , & ce projet n'est pas même de nature à être annoncé. Il doit être medité en silence par les meilleurs Patriotes, & par les plus éclairez politiques. Une Legislaton ferme, bien autorisée, & relative à cet objet doit en preparer le succès par le rétablissement des moeurs, l'amour des loix , & le retour des esprits à un concert nécessaire. On sentira aisément qu'un pareil plan ne peut être executé que
sous

sous un Roy Citoyen ; & qu'il n'y a qu'un Prince de la Nation qui puisse la disposer à écarter toute intrigue étrangère, & à n'écouter unanimement que les vrais intérêt de la liberté, & de la Gloire de la Patrie.

En effect quelque mérite que puisse avoir d'allieurs un Prince étranger, il est toujours certain qu'élevé dans des maximes & des usages tous différens, il ne peut jamais s'en détacher assez pour se conformer sans réserve aux coutumes & aux loix de votre Nation. Entraîné par l'habitude d'une politique dans la quelle il est né, & lié au système général par l'intérêt de ses Etats héréditaires ; il est presque impossible qu'il perde de vüe l'avantage particulier de sa maison, & les alliances qu'il a contractées, ou qu'il peut contracter avec les Puissances voisines ou éloignées.

Cependant si votre République pouvoit en rencontrer un qui par la supériorité de ses talens & de ses vertus méritât toute la confiance de votre Nation ; & qu'elle se déterminât à luy donner la préférence sur un

Patrio.

Patriote; il feroit à defirer qu'il n'eût auprès de luy aucun de fes Sujets foit pour Ministres foit pour Courtifans, & qu'il ne fût servi & environné que par des Polonois. La Republique alors auroit moins à craindre les conféquences d'un pareil choix; & elle pourroit y trouver une partie des avantages que luy offre l'Election d'un Citoyen, fans s'exposer aux dangers qu'une crainte jalouse peut faire entrevoir dans l'elevation d'une Famille au dessus de l'égalité commune. Aidé alors & dirigé fuivant l'esprit des loix par les feuls Conseils de Ministres & de Senateurs Citoyens, le Roy auroit moins de facilité, & peut être même moins de disposition à fatisfaire fes vûes particulières aux depends de l'état; & plus sérieusement occupé du bonheur de ce Royaume Republicain, il y auroit bien moins d'abus dans le Gouvernement.

Il est vray que la Republique a senti les inconveniens du mélange d'une Cour étrangère. Mais contente d'interdire par des loix expreffes la connoissance des affaires publiques aux

Minis-

Ministres particuliers des Princes qu'elle a appellez au Thrône, elle ne leur a point deffendu d'en avoir auprès de leur personne. Une pareille tolerance rendoit cependant inutiles toutes les loix que l'on a faites à ce Sujet; & Sous les yeux d'un Ministre étranger leur observation devenoit impossible. C'est vouloir en eff. & s'abuser que de croire qu'un Ministre sujet de son Maître, & qui a sa confiance, ne soit pas consulté en secret sur toutes les affaires. Comment peut-on prétendre que témoin de tous les événemens, il ny prenne aucune part, & que indifférent sur tout ce qui regarde la Pologne, il se borne scrupuleusement au soin de l'Etat étranger qui luy est confié. Il est bien plus naturel de penser que son ambition, & même son zele pour son Maître le portera à se mêler des moindres choses, & à devenir l'arbitre des plus importantes, en se contentant de sauver quelques apparences.

Dés lors la confusion & le desordre de l'Etat est une suite naturelle de ses intrigues. L'intérêt de son autorité

torité luy fait chercher tous les moyens de diviser les Grands dont l'union pourroit traverser ses desseins. La cupidité & l'ambition luy donnent des Partisans, & ces deux passions forgent elles mêmes leurs propres fers & ceux de la Patrie. A leurs yeux l'amour du bien public n'est rien vis à vis des graces que la Cour distribue. On n'envisage, on ne se dispute que ses faveurs; & la liberté n'a pour deffenseurs de ses droits, que ceux qui essuyent des des-agremens ou des refus de la part du Ministère. L'esprit patriotique se perd insensiblement; & on oublie cet orgueil généreux fils de l'indépendance qui ne peut souffrir d'autre Maître que la loy de son Pays, & qui préfère le bonheur d'être libre à tous les avantages que pourroit luy procurer une servile complaisance.

Un Parti paroît-il s'élever par son mérite, par son credit dans la Nation, ou par des talens superieurs, c'en est assez pour allarmer une Cour étrangère. Au lieu d'employer au bien de l'état le zele & les lumières de
ces

ces Illustres Citoyens, au lieu de rendre justice à leur conduite, d'avoir égard à la droiture de leurs intentions, & de récompenser leurs services; on prête à leurs vertus mêmes & à leurs bonnes qualitez la forme & la couleur du vice, on n'oublie rien pour les abaisser, & tout paroît legitime pour ruiner leurs plus justes espérances.

Le Ministère ne veut que des esclaves, & des instrumens de la grandeur de son Maître. Contraire en tout aux Partisans des loix & de la liberté, il n'est attentif qu'à leur susciter des ennemis & des rivaux: tout prêt cependant à se rapprocher d'eux, & à les menager, s'il se formoit une autre faction qu'il pût craindre. En réglant ainsi ses caresses ou ses disgrâces sur les interêt de sa Cour, il ne s'occupe qu'à semer la division, & à aigrir la rivalité. Un tel manège accoutume insensiblement des Republicains à consulter moins les sentimens de magnanimité qui leur sont propres, que l'accroissement de leur fortune. Les graces de la Cour deviennent

nent le prix de la servitude: l'amour de l'or prend la place de celui de l'honneur & de la Patrie: le Gouvernement se réduit alors à de méprisables intrigues des Diettines & de Tribunaux, dont on achète cherement le succès; & l'état n'est plus qu'une Anarchie totale, ou l'on ne connaît que l'art de faire un trafic honteux de sa liberté. On s'avilit pour s'enrichir: peu scrupuleux sur les moyens, on les croit tous legitimes lorsqu'ils sont fructueux: & on dit hautement après Vespasien *Bonus odor lucri ex re qualibet*. Le bien général n'est plus qu'une chimere à laqu'elle personne ne pense serieusement & l'interêt particulier est la seule divinité à qui on sacrifie. Jaloux de l'agrandissement d'autrui, on ne trouve convenable que sa propre élévation: dans la société, nul autre lien que l'interêt: tout n'est qu'artifice & dissimulation. Un faste imprudent & déplacé ruine une fortune mal'acquise. L'amitié disparaît, & on n'en conserve que les vains dehors. Le deguiffement & la duplicité remplacent la franchise & l'aimable

mable candeur ; & le coeur fermé à tout sentiment noble & élevé, on se persuade réellement qu'il suffit d'être riche pour avoir tout le mérite possible, & que content de notre opulence le public n'en cherche point la source : *Unde habeas querit nemo sed oportet habere.*

Ouy, Mon Prince, telle est la suite d'un ministère étranger dans une Republique telle que la votre. La division des Familles, & l'inaction des loix est le seul but qu'il se propose. Ce n'est que le dans des - ordre qu'il peut étendre son autorité, & celle de son maitre ; & sa politique ne se fonde que sur la foiblesse & la cupidité du Coeur humain. Il fait que la Jaloufie & l'ambition sont deux maladies presque incurables dans un état libre ; & à la faveur de la distribution venale des graces, il se joue habilement de ces deux passions pour arrêter tous les efforts de la liberté. D'un côté la des - union, qu'il a grand soin d'entretenir constamment entre les Familles, ne permet pas à vos Concitoyens de revenir de leur erreur, & d'un
autre

autre côté en augmentant sans cesse leurs besoins par l'introduction d'une luxe ruineux, il les rend plus empressés à briguer les graces dont il est le dispensateur, & conséquemment plus soumis à l'exécution de ses dessein.

Voilà, Mon Prince, les deux Puissans ressorts de la Politique étrangère. Ne faisons point un crime aux Polonois d'en être la dupe. Il leur est aussi difficile de s'en garantir, qu'il est impossible à un corps politique de n'être composé que de vrais Philosophes. La seule ressource est d'éloigner la cause de la seduction, sans exiger de vos Compatriotes des vertus presque au dessus de l'humanité. En effect, comme dit un Poëte ingenieux, il faut aprocher de bien près de la nature divine, pour se mettre au dessus des Passions, pour ne suivre en tout qu'une droite raison, pour reconnoître ses fautes, & pour avoir le courage de des-avouer son imprudence & son aveuglement.

*Diis proximus ille est,
quem ratio, non ira movet, qui
facta rependens,*

Consilium punire potest.

Cet esprit de parti, de cabale, & de fausse politique est maintenant si puissant & si accredité, que la véritable sagesse tenteroit vainement de se faire entendre. J'ose même dire qu'un bon Citoyen seroit présentement embarrassé à decider si l'entremise actuelle des Puissances voisines, (en les suposant sans vûes secretes ny prétentions onereuses aux termes exprés de leurs declarations.) n'est pas plus utile que nuisible à la Pologne.

En effect il seroit peut-être plus dangereux pour elle dans la circonstance présente d'abandonner les Grands à la fureur des Passions qui les agitent, & à leur propre animosité, que de voir, comme nous le voyons, ces Puissances appuyer un des partis, & le rendre préponderant. Une guerre purement civile, sans secours étranger de part ny d'autre, seroit bien plus violente & plus terrible:

rible. Rallumée sans cesse dans toutes les Provinces par la haine & par l'intérêt, l'embrasement deviendrait général ; & il est presque certain que cette guerre ne finiroit que par des ruisseaux de sang, des ravages affreux, & peut-être même par des excès propres à faire rougir l'humanité.

Mais en se déclarant ouvertement pour un Parti, les Puissances voisines ne peuvent manquer de luy procurer bien tôt le dessus, come je vous le ferai voir dans la suite en examinant la position actuelle des différentes Couronnes de l'Europe. Tranchant alors toutes les difficultez, sans attaquer autrement la Constitution de l'Etat qu'en donnant atteinte à la liberté des suffrages du parti contraire, la superiorité de leurs forces termineroit la guerre en peu de tems. Cette guerre seroit même d'autant moins vive quil y auroit moins d'esperance de succès d'un côté ; & que chacun songeroit d'avantage à se menager. Nous ne sommes plus dans ce tems de fanatisme où les hommes s'égorgeoient pour des chînières. On pren-

droit conseil de la nécessité, la prudence l'emporteroit sur un zele aussi aveugle qu'inutile; & on aimeroit mieux être gêné dans le droit d'une Election libre, que d'exposer l'Etat à sa ruine, & d'en compromettre la liberté réelle.

C'est ainsi que la raison cedant fagement à la force & aux circonstances, rameneroit bien tôt le calme & la tranquillité publique. S'il ne s'agissoit donc que de la nomination d'un Piasse au gré de la Russie & de la Prusse, on peut dire que dans l'occasion présente la conduite de ces Puissances quoique contraire à vos loix, épargne bien des malheurs à l'Etat. En effect si le Parti, qu'elles favorisent, ne se permet que les précautions & les mesures nécessaires pour l'execution d'un plan, où la Patrie ne verroit qu'une Election moins libre qu'elle ne doit l'être; & si dans tout le reste ce parti use d'une noble & judicieuse moderation, les vrais Patriotes préféreroient cette contrainte à une commotion générale de l'état, & aux malheurs qui pourroient

en arriver. Ils feroient les premiers à defirer la paix, & à confeiller la réunion. Dèsque ce parti se conduiroit par une vraye grandeur, & qu'il ne donneroit à une politique éclairée que ce qu'elle exige pour la sûreté de ses desseins, on le verroit avec moins de peine se rendre maitre de l'Élection du Roy; & comme il ne présenteroit d'ailleurs dans toutes ses opérations que le dessein de reformer le Gouvernement, qui ne peut subsister tel qu'il est, l'envie même seroit forcée de luy accorder le solide honneur d'avoir été l'utile Legislateur, de sa Patrie.

D'un autre côté pour peu que le nouveau Roy connoisse ses veritables interêt, & qu'il porte sur le Thrône un ame digne de l'occuper, tout luy fait un devoir essentiel de se rendre comme Titus, l'amour & les delices de sa Nation. Sa Patrie est le plus beau Théâtre où il puisse développer tous ses talens, & s'acquérir un nom cher à son siècle & à la posterité. Les circonstances de son élévation luy feront une nécessité de mettre

au jour toute la beauté de ses sentimens, toute l'étendue de ses lumières, & toute la vérité de son amour pour sa Patrie.

Cette Patrie l'avertira sans-cesse de remplir à son égard les devoirs de Pere & de Fils, de veiller au bonheur de tous ses Concitoyens, & de consulter moins ses desirs & sa propre volonté que les loix & les vœux de l'état.

*Tu Patrem , Civemque geras : tu
consule Cunctis;
Nec tibi, nec tua te morcant , sed
publica veta.*

Elle luy fera entendre que la vraie grandeur est inseparable de la bonté; que la moderation & la générosité font naître l'amour dans le coeur des peuples; & qu'un Roy se fait adorer, quand l'affabilité & la modestie abaissent le daix de son Thrône.

*Publicus hinc ardescit amor, cum
moribus æquis,
Inclinat populo regale modestia
Culmen.*

Ces

Ces premières réflexions, Mon Prince, sont communes pour tout Piasse qui pourroit être porté au trône par la recommandation des Puissances voisines. Mais levons le voile, & osons devancer leur declaration formelle en faveur du Sujet qui les interesse.

Si la voix publique ne se méprend point au Choix que la Russie & la Prusse ont dessein de vous proposer de faire, écartons icy, tous les prejugez & les petits interêt particuliers, pour ne chercher que le bonheur de votre Patrie dans la circonstance présente. Dès que ce choix devient nécessaire par la conjoncture où se trouvent actuellement la Pologne & l'Europe, examinons sans partialité le Personnel du Candidat (*) que ces deux Puissances veulent placer sur votre Thrône.

Fils d'un Pere (**) l'homme de son siecle le plus accompli en tout genre, à qui la nature n'avoit rien refusé de

(*) M. Le Comte Poniatowski grand Pannetier de Lithuanie.

(**) M. Le Comte Poniatowski, Castellan de Cracovie.

de tout ce qu'elle peut donner, qui toute sa vie a fait le plus digne usage des dons qu'il en avoit reçus, & qui après avoir vecû près d'un siècle, a fini sa carrière chargé d'années encore moins que de gloire & d'honneurs: eleve favori d'une Mere, (†) faite pour former des hommes, dont le mérite supérieur & les nobles sentimens ajoutaient encore à la splendeur de sa Naissance, & qui joignoit aux vertus distinctives de son Sexe l'elevation & la Grandeur d'ame dont le notre est capable dans un héros; le souvenir d'un tel Pere & d'une Mere semblable suffiroit pour l'empêcher de dégénérer & la réputation dont ils ont joui, ne peut qu'aiguillonner un coeur comme le sien, & le porter à la soutenir s'il ne peut la surpasser.

Ouy, quelque belle que soit la source dont il est sorti, tout annonce en luy que loin de pouvoir être soupçonné de dementir son origine, il est fait pour luy donner le dernier

Lustre

† M La Castellane de Grätovic née Princesse Czartoryska.

Lustre où elle peut prétendre ; & la Pologne le verra justifier avec éclat cette pensée du Prince des Poëtes Lyriques : qu' un Aigle généreux n'engendre point une foible Colombe.

*Fortes creantur fertibus & bonis
- - - Nec imbellem feroces
Progenerant Aquilæ columbam.*

Né luy même avec toutes les graces exterieures qui ne font rien perdre à l'air de dignité que demandent les premières places, doué des plus belles qualitez du coeur, & des plus rares talens de l'esprit, perfectionné d'ailleurs par les leçons, & soutenu par l'exemple de deux Grands Princes (*) les Oncles, dont l'un est le Lycurgue de la Pologne, & l'autre l'Aristide & le Cimon de sa Patrie, comment pourroit-il s'écarter du sentier de la belle gloire en perdant sur le Thrône, où il est appelé, le fruit
des

(*) M. Le Prince Czartoryski Grand Chancelier de Lithuanie & M. Le Prince Czartoryski Palatin de Russie.

des préventions flatteuses qu'il a fait naître ? Voudrait-il faire dire de luy ce qu'on disoit autre fois d'un Empereur Romain : *dignus imperare se nunquam imperasset*; & tromper ainsi tous les soins de la nature, les vûes de la Providence, & l'intérêt que deux puissantes Cours prennent à son élévation.

Non, Mon Prince, il est plus juste & plus consequent de croire que le Concours de tant d'avantages ne servira qu'à mettre dans le plus grand jour la passion heroïque qu'il a d'y repondre. Vous le verrez orner la Couronne qu'il doit porter, & montrer qu'une vertueuse & mâle éducation ne peut que perfectionner un heureux naturel.

*Natura sed vim promovet incitam;
rectique cultus pectora roborant.*

Le renouvellement presque entier dans l'ordre Politique, civil, & Militaire d'une Nation libre & Puissante, l'autorité des loix conciliée avec l'intégrité legitime de la liberté, & le Gouvernement affranchi & independant

dant de l'influence des Cours étrangères deviendront l'ouvrage fortuné de sa prudence, de ses soins, & de son courage. Les talens renaîtront à ses ordres & par ses bienfaits; & son Coeur partisan de la véritable gloire fera son bonheur de celui de la Patrie. Il gouterà cette satisfaction pure & delicate, que les autres Roys ne peuvent sentir, de pouvoir obliger ses Concitoyens à se féliciter de luy avoir donné la Couronne, & de les forcer par la justice, l'utilité & la douceur de son regne à des-avoüer tout ce qui pourra se faire pour l'éloigner du Thrône.

Après cette longue digression, Mon Prince, où m'a entraîné l'examen de l'inconstance des regles pour l'élection de vos Roys, continuons à suivre la Marche des Cours rivales à celle de Stanislas & d'Auguste III. J'ay eü l'honneur de vous dire que ce ne fût que le 4 de Septembre que le Marquis de Monty Ambassadeur de France proposa Stanislas à la République de la part de son Maître. Jusqu'à ce moment elle avoit paru ne faire qu'un

qu'un Corps qui s'étoit unanimement déterminé à élire un Piasle, & à exclure tout Etranger. Comme ce n'étoit pas l'intention de l'Autriche ny de la Russie; & que ces deux Cours destinoient le trône à Auguste, une armée Russe entra en Lithuanie dans les derniers jours du mois d'Aoust. A cette nouvelle la scission commença. On se retire à Prague, on se recrie contre l'élection projetée, on invoque les loix contre l'oppression de la liberté. Pour être plus en sûreté qu'à Prague, on va au devant de cette armée qui venoit protéger la liberté des suffrages; & lors qu'elle est sur le bords de la Vistule, on dresse sous la sauve garde des bataillons Russes une *Szopa*, & l'on procède à l'élection d'un autre Roy. Les Russes conduisent ensuite à Varsovie les électeurs d'Auguste; & tout s'y passe au gré des Cours de Vienne & de Petersbourg. Vous vous imaginez bien qu'il parût alors de beaux manifestes de part & d'autre. Chaque parti se regarda comme la République. On se qualifia d'assemblée des vrais Citoyens, d'amis

d'amis de la Patrie, de deffenfeurs de la liberté opprimée; & on donna reciproquement à la faction opposée les titres contraires. C'est le droit du Jeu, le langage ordinaire, & la Comedie que vous verrez jouer toujours en pareille occasion.

Dans le plan concerté entre l'Autriche et la Russie, on étoit sans doute convenu que cette dernière agiroit hostilement en Pologne, tandis que l'autre feroit tête à la France; mais que cependant elle tiendrait un Corps d'armée en Silesie prêt à marcher au secours de son alliée en cas de besoin. En consequence la Cour de Russie se fait inviter par les partisans de Saxe à garantir l'exécution du traité de Varsovie de 1716 fait sous la médiation de L'Empereur Pierre I, & de ne pas permettre que Stanislas proscriit par ce traité, & banni de sa Patrie, y revint pour monter sur le trône. Sur ce pretexte l'Imperatrice Anne écrivit au Primat Potocki peu de tems avant l'ouverture de la Diette d'élection, & l'avertit de ne pas favoriser celle de Stanislas,

nislas; en luy declarant qu'elle étoit retolüe de l'empêcher par toute sorte de moyens,

Ces menaces n'intimidèrent point le Primat. Connoissant les ressources de la France, qui depuis 20 ans jouissoit d'une paix générale, & sachant l'interêt qu'elle devoit prendre au couronnement du beaupere de son Roy, il crût triompher des efforts de la Russie avec le secours de cette couronne, & les propres forces du Parti puissant qu'il avoit menagé à Stanislas. Mais d'un côté il prit mal ses mesures pour prévenir une scission, comme je vous l'ay fait remarquer cy-dessus, & d'un autre coté il avoit affaire au Cardinal de Fleury, qui ne favorisoit peut être qu'à regret l'élevation de Stanislas, D'ailleurs Ministre pacifique & bon oeconome des finances, il étoit incapable de former une grande entreprise, & encore plus de la soutenir avec éclat. Au lieu d'exposer comme il fît une poignée de François à la discretion des Russes près de Dantzik, l'honneur de son maître devoit luy faire sur-

mon-

monter tous les obstacles; & luy fa-
soit un devoir d'envoyer dans la Bal-
tique une flotte en état de donner
la loy. & des troupes de débarque-
ment capables d'assurer le succès du
Zele que les Polonois faisoient paroî-
tre pour le beau - Pere de son Roy.
C'étoit une de ces occasions où le
grand homme met tout en usage pour
réussir quand il s'est une fois engagé,
ou qu'il abandonne son projet avant de
l'entreprendre, quand il voit de l'im-
possibilité à l'exécuter.

Pour peu, Mon Prince, que vous
fassiez attention au detail que je vous
ay fait de tous les interregnes depuis
la mort de Sigismond Auguste jus-
qu'à la Diette de 1736 qui pacifia
tous les troubles de votre Patrie, &
assura à Auguste III la possession pai-
sible du thrône de Pologne, vous aper-
cevrez aisément combien les Cours
étrangères ont changé de système par
raport à l'Election de vos Roys.

En effect Jusqu'à celle d'Auguste
III. elles n'avoient employé que les
negotiations dans l'interieur de votre
Patrie en faveur des Concurrens qui
leur

leur étoient agréables. Quoique divisé entre vous par les différentes factions que pouvoient former les Ministres étrangers, vous avez jusqu'en 1733 arrangé seuls vos Diettes de Convocation & d'Élection ; & les troupes étrangères n'étoient jamais entrées en Pologne que pour soutenir leur Candidat déjà élu par le petit nombre. A l'élection d'Auguste les Choses changent de face. Le Général Lascki entre en Lithuanie avec un Corps considérable de troupes Russes le 29. Août, 4. jours après le commencement de la Diette d'élection pour empêcher celle de Stanislas. La nouvelle en vint au Champ Electoral le 4. 7bre, le jour même que l'Ambassadeur de France proposa le Candidat que desiroit cette couronne, & le lendemain de l'élection du Marechal de la Diette. Cette nouvelle occasionna le manifeste & la confédération dont je vous ay parlé. Le Roy Stanislas fût cependant élu le 12, mais la marche de l'ayant-garde des Russes ne luy donna pas le tems de

de se faire couronner, & il partit
dès le 22 pour Dantzik.

Dans cette occasion, Mon Prince,
vous voyez que la Russie prévient
l'élection du Candidat qui luy est
contraire. C'est une nouveauté bien
digne d'être remarquée, & qui pou-
voit en faire craindre quelqu'autre
dans la suite. Votre République de-
voit donc alors s'apercevoir que la
vacance de son trône entroit dès ce
moment dans l'activité du tourbil-
lon de la Politique générale: que des-
ormais les Puissances du Nord & du
Mydi agiroient en conséquence de
leurs intérêts; & que la Pologne n'au-
roit d'autres Concurrents pour la cou-
ronne que ceux que ces Puissances
voudroient soutenir. Or l'histoire de-
voit luy apprendre que depuis Charles
V. contemporain de votre Roy Si-
gismond I. Jusqu'à l'Empereur Char-
les VI. qui régnoit alors, & dont
les intérêts étoient joints à ceux de
la Russie, il y avoit toujours eû en
Europe deux partis préponderans &
opposés, toujours attentifs à préva-
loir l'un sur l'autre, ou du moins à

tenir la balance égale ; & que constans dans leur rivalité, ils n'avoient admis que quelques vicissitudes dans les alliances relativement aux circonstances successives qui pouvoient les faire changer à cet égard.

Après la decouverte de ces deux grandes Confédérations, Il étoit plus que vraisemblable que les interregnes de votre Patrie fixeroient sérieusement leur attention ; & que jalouses l'une de l'autre suivant les desseins qu'elles pourroient se prêter mutuellement, elles se disputeroient l'influence sur le Choix de vos Roys. La République devoit s'attendre, que si le Midy de l'Europe proposoit un Candidat, le Nord ne manqueroit pas d'en vouloir couronner un autre. Ce qui se passoit à l'Election d'Auguste III, en étoit un exemple bien frappant, & qui pouvoit annoncer ce qui devoit arriver à l'election suivante. La guerre de 1756 a changé les intérêt & la Confédération des Puissances rivales; mais il s'en est formé une autre qui la remplace, & qui met la Pologne dans le même embarras.

Lors-

Lorsque ce grand changement est arrivé , votre Republique devoit combiner ce que produiroit cette nouvelle rivalité par raport à elle. On n'auroit pas eû de peine à deviner qu'à l'ouverture d'un interregne tout se termineroit ou par la voye des negotiations , ou par la force des armes ; & que la position éventuelle des Puissances confederées decideroit de l'un ou de l'autre moyen. Dans l'un & dans l'autre cas on pouvoit prévoir les préliminaires de leur conduite, & s'attendre à des declarations solennelles & uniformes pour la conservation de vos droits, privileges, possessions, & libertez ; & qu'enfin ce Ceremonial extérieur & usité seroit suivi de demarches réelles & decisives en consequence du projet formé en particulier par le conseil des Cours différentes.

Cela posé & prévû , votre Republique devoit donc penser ou à se rendre independante de la politique des Couronnes voisines ou éloignées dans la disposition de son thrône, ou à former une alliance solide avec

une des deux grandes confédérations qui luy auroit paru la plus capable & la plus disposée à deffendre sa liberté dans l'élection de ses Roys.

Voila le vray des choses, Mon Prince, & ce qui auroit dû occuper essentiellement votre Patrie après l'élection d'Auguste III. & pendant le Cours de son Regne. Elle auroit dû au moins y penser profondément à la mort de l'Imperatrice Elisabeth, lorsque le changement d'interêt, & les suites d'un interregne, qui ne pouvoit pas être fort éloigné, l'avertissoit sensiblement de prendre les précautions nécessaires & convenables à ses intérêts. Dans l'examen bien approfondi de l'état civil & militaire des Puissances, & dans de sages spéculations pour l'avenir, elle auroit trouvé le parti qu'une saine politique luy indiquoit. Il auroit fallu alors se déterminer à le suivre unanimement avec courage & avec fermeté, & écarter toutes les misères de la division & de la jalousie. Quelque système qu'elle eût embrassé alors, elle auroit été sûre d'être puissamment

ment appuyée par une des alliances préponderantes ; & son gouvernement solidement établi , ses forces bien réunies & soutenues , elle auroit pû parvenir à se procurer un état ferme & respectable, qui luy donneroit aujourdhuy une toute autre consideration, & des ressources bien plus certaines & menagées de loin.

Ce plan de vigueur & de décision étoit peut-être le seul qui pût couper Cours à tous les maux de votre Patrie, & luy rendre toute l'ancienne splendeur de sa liberté. Mais ce plan demande des précautions prises à tems, des mesures concertées à loisir, & une resolution que rien ne peut ébranler, & qui pleine de confiance sur des arrangemens bien combinez, se repose du succès sur le courage de vrais Citoyens animez & conduits par l'amour de la Patrie. Loïn d'avoir vû alors les choses comme elles étoient, & d'avoir pris les précautions, & les mesures nécessaires, on est resté pour ainsi dire dans l'inaction depuis la mort du Roy. Tout s'est reduit à beaucoup de mouvemens

venemens & d'intrigues pour les Diettines. Ce travail étoit fans doute indispensable, & il ne peut qu'être très avantageux de mettre la loy de son côté: mais si on pouvoit le promettre la pluralité, on pouvoit également craindre de ne la pas obtenir. En parvenant même à se la procurer, on n'ignoroit pas que l'avantage de la loy n'est point décisif, lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'une force capable de la faire respecter. La combinaison des moyens de vigueur en cas de besoin, n'exigoit pas moins l'attention des Partisans de la liberté des suffrages, que le detail des opérations pour les Diettines. Le mal est peut-être que l'on n'a point assez pesé les procedez des Puissances du Nord, & qu'on les a moins regardés comme un intérêt d'état, & un parti bien pris de leur part, que comme des temoignages d'une bienveillance particulière qui devoit s'arrêter à de bons offices extérieurs.

Le Parti contraire s'avoit depuis longtems à quoy s'en tenir; & cette certitude a réglé toute sa conduite
sans

sans aucune variation. Il est prêt d'entrer en action, & de dire *Jeda est alea*. Celuy de la liberté des suffrages & de l'exacte manutention des loix n'a donc que deux choses essentielles à examiner, 1. L'interêt de cette liberté dans l'élection d'un Roy: 2. celui du fonds de l'état, c'est à dire, l'inviolabilité de la constitution de la Republique, & l'intégrité de ses domaines. L'un & l'autre Objet peut luy mettre très légitimement les armes à la main. Le premier laisse la chose plus arbitraire, & la remet à décider au plus ou moins d'ambition. Il ne commande point imperieusement d'avoir recours aux armes. La Prudence peut se faire entendre de part et d'autre; & pesant de sang froid le *pour* & le *contre*, elle peut déterminer les esprits à une conciliation honnête & bien à désirer. Mais s'il s'agit de l'interêt de tout l'état, c'est une nécessité absolue de se sacrifier pour la Patrie. Il faut vaincre ou perir sans balancer, & la sagesse n'a d'autre fonction à remplir que

que de conduire le courage & la valeur.

Il est de la dernière conséquence, Mon Prince, de bien faire la distinction de ces deux objets, & de voir ce qu'exige le vray zele que tout bon Citoyon doit avoir pour sa Patrie en danger, & ce qu'on peut accorder à la delicateffe d'une liberté dont la Contrainte ne peut blesser que l'amour propre & l'ambition des particuliers, sans nuire à l'état. Après avoir ainsi caractérisé sans aucune equivoque la difference de l'un & de l'autre, je ne crains point d'entrer dans le detail des Raisons qui peuvent conduire à la pacification.

En consultant une saine prudence par raport à la contrainte de la liberté des suffrages, & de ce qui peut être contraire aux loix dans ce qui arrive aujourd'huy, il me semble que votre Patrie pourroit vous dire ce que Enée au fort de ses disgraces, disoit autrefois à ses compagnons: *Je n'ay besoin que de votre patience, & de votre modération: reservez toutes vos forces & tout votre Courage pour*

me défendre. Si l'on entreprend de m'attaquer, je vous appelleray moy même; & je consens que vous perissiez tous avec moy, si votre amour & votre valeur ne peuvent m'empêcher de succomber.

ô Passi graviora, dabit Deus his
quoque finem:

Durate, & vosmet rebus servate
secundis.

En effect tout consiste, Mon Prince, à examiner ce qu'exige dans la circonstance présente une sagesse exempte de passion. Sans cette sagesse, le Courage est inutile, & souvent même dangereux. *Vis consilii expers mole ruit sua.* Elle se trouve à côté de l'espérance au fonds de la Boëte de Pandore: & ces deux biens encouragent l'un par l'autre triomphent tôt ou tard des Jeux de la fortune & du malheur des tems. Sans se faire illusion sur l'état où l'on est, consultons donc cette droite raison, voyons si elle ne nous présente d'autre remède à nos maux que les dernières extremités.

A envisager les choses telles qu'elles se montrent exterieurement, je
vois

vois que deux Puissances voisines vous recomandent un Piasse pour la future Election; & qu'elles paroissent desirer vivement de n'être pas refusées dans le Choix qu'elles proposent. En cas de peu de complaisance de votre part, je m'aperçois que ces Puissances pourroient bien se faire raison par la force des armées. Toutes leurs précautions semblent prises à cet égard; & même, par une nouveauté singulière, votre Diette de Convocation ne doit se tenir que sous leurs auspices. D'un autre côté en lisant leurs declarations, j'y vois les protestations les plus authentiques de ne donner aucune atteinte à la Constitution de votre état, ny à l'intégrité de vos possessions. J'y supponerois peut-être quelque mystère par rapport à cet dernier Objet, si une de ces Puissances ne declaroit pas vouloir s'en tenir scrupuleusement, & sincèrement à un traité de paix définitif qu'elle rapelle, & qui determine exactement les limites des deux états. Il n'est donc question dans tout ce - cy que de l'élection du successeur
d'Augu-

d'Auguste III. cette Election paroît à la verité forcée à une grande partie de vos Concitoyens, dont le Suffrage doit être entierement libre suivant vos loix les plus précises, & les plus solennelles.

Mais ces loix si sacrées & confirmées tant de fois, graces à l'abus que vous avez toujours fait de votre liberté, ne me paroissent avoir d'autorité que dans le recueil de vos constitutions. Je les vois violées dans chaque interregne. Le foible les invoque, le plus fort laisse crier à l'oppression, ou s'autorise des exemples semblables qu'il trouve par tout dans l'histoire; & il ne reconnoît le pouvoir de ces loix que dans une Diette de pacification, lorsqu'il est venu à bout de ses desseins.

En effect fut-ce volontairement que les Zborowski, qui avoient le Primat, tous les Evêques, & la plus grande partie des Seigneurs de leur côté avec une armée nationale de près de 20000 hommes, & les troupes auxiliaires de l'Archiduc Maximilien, reconcurent Sigismond III. pour

Roy ?

Roy? Le Primat Prazmowski, le grand Général Sobieski, tous les Senateurs & les grands de votre Patrie, se sou mirent-ils de bon coeur à la proclamation de Wisniowiecki par la Noblesse?

Les Puissantes factions de Neubourg & de Lorraine, & toute la Lithuanie dévouée à la Reine Elconore, cederent-ils bien volontiers à l'artifice heureux qui mit Sobieski sur le trône? Peut-on dire que le fier Primat Radziejowski, soutenu presque de tous les Palatinats, ait renoncé librement à la proclamation qu'il avoit faite du Prince de Cōnty à la tête de près 80000 Gentils hommes, pour recevoir un Roy de la main de Przebendowski Castellan de Culm, & proclamé par l'Evêque de Cujavie? Enfin votre Patrie fût elle bien libre, & ses loix bien respectées, quand 4000 Russes l'obligèrent à abandonner l'élection qu'elle avoit faite du Roy Stanislas, & à donner la préférence à Auguste III qu'ils avoient fait élire? Dans toutes ces circonstances la République n'a certainement pas joui
 de sa

de sa liberté; & le parti le plus considérable a été forcé de prendre la loy du petit nombre, lorsqu'il a eu la force en main.

Mais cette contrainte inévitable dans un système de liberté telle que la votre, n'a porté préjudice qu'à la volonté de ceux qui auroient désiré être les maîtres des élections. L'état n'en a point souffert dans sa constitution, la nature de son gouvernement n'a point changé, & une Diette de Pacification, en mettant fin aux querelles particulières, a toujours remis les choses dans le Cours ordinaire. Pourquoi donc voudroit-on être plus libre aujourd'hui qu'on ne l'a été pendant près de 200 ans. Est-on dans une situation plus avantageuse? a-t-on plus de ressources pour justifier cette prétention? elle paroît d'autant moins fondée que toutes les grandes maisons, s'étant trouvées en differens tems dans des partis contraires, ont eû tantôt la supériorité, & tantôt ont été obligées de céder; & par conséquent ont ou violé les loix de la liberté, ou les ont vû violer à leur égard. D'ail-
leurs

leurs loin d'avoir pensé à fixer l'autorité de ces loix, & d'avoir pris des mesures pour prévenir de pareilles scissions, on s'est peut-être prêté à favoriser l'Anarchie, & à fomenter l'animosité & la des-union des familles.

S'il ne s'agit donc uniquement icy que de la nomination d'un Roy, & que la Patrie soit en sûreté d'ailleurs, ne pourroit-on point se résoudre à n'avoir pas plus de délicatesse que ses ancêtres, & qu'un grand nombre de Seigneurs qui vivent aujourd'huy n'en ont eû à l'élection d'Auguste III. lorsque le malheur des tems les a forcez de plier sous la nécessité qui soumet les Souverains les plus puissans. Pourquoi s'imaginer dans une occasion aussi critique, que tout est perdu, si une partie des Citoyens, quelque considérable que l'on veuille la supposer, n'aura pas donné librement son suffrage pour l'élection d'un Piasse. Un pareil des-avantage, qui peut même s'adoucir par la voye d'une conciliation sage & décente, peut-il balancer les des-ordres que peuvent causer des armées

armées étrangères prêtes à fondre sur la Pologne. En les y attirant, n'est-il pas à craindre encore de donner des vûes plus dangereuses à l'ambition de ces Puissances que l'on aura bravées sans succès, & qui se trouveront en état d'agir en maîtres & en vainqueurs.

Quand l'opposition seroit encore plus legitime, le parti mécontent est-il en état de soutenir la guerre? Il a sans doute le courage & la valeur; mais son plan est-il bien dressé; tous ses Chefs sont-ils unis & liez de façon à ne rien craindre de l'inconstance? a-t-il une caisse militaire bien fournie: un nombre de troupes suffisant, des magasins bien aprovisionnez de munitions & d'armes pour les expéditions militaires, de provisions de bouche pour la subsistance des troupes & de fourages nécessaires pour la Cavalerie? Ses armées sont-elles assez disciplinées, exercées & aguerries pour faire tête à celles d'un Roy qui pendant près de 7 ans a résisté seul en héros, & avec avantage aux forces combinées de la France & de Cercles de l'Em-

l'Empire, & à celles de l'Autriche, de la Russie & de la Suede; & qui couvert de gloire a fini la guerre, sans faire la moindre cession. Si l'avantgarde de l'armée de Russie a pû dissiper à Varsovie le puissant parti de Stanislas, & obliger ce Prince à n'y rester que 13 Jours & à se retirer à Dantzick avec le Primat, & les Principaux Seigneurs qui luy étoient attachés, comment peut-on espérer que l'armée de L'Imperatrice de cette nation, secondée ou même précédée peut-être par celle de Prusse ne soit pas en état de soutenir un Parti très fort par luy même, pour lequel ces deux Couronnes se déclarent si hautement; & qui d'ailleurs n'a rien oublié de tout ce qu'une prudence ferme & circonspecte rendoit nécessaire dans une conjoncture aussi delicate.

Si ce n'étoit qu'une affaire de bienveillance & de faveur, on pourroit se flatter que les choses n'iroient pas si loin; & que les deux Puissances en resteroient aux bons offices & à quelques secours peu décisifs. Mais ce seroit vouloir s'aveugler soy même de
ne pas

ne pas sentir que les Cours de Petersbourg & de Berlin s'en font un point essentiel de politique. Pours'en convaincre il suffit de considerer d'une part avec un peu de reflection, ce qui s'est passé entre la Saxe & la Prusse depuis la mort de Charles VI. dernier Empereur de la Maison d'Autriche; & se rapeller d'un autre côté la suite des affaires, soit en Courlande, soit en Pologne depuis la Mort de L'Imperatrice Elisabeth, & celle de L'Empereur Pierre III. On reconnoitra facilement un concert bien décidé entre les deux Cours alliées pour ne pas favoriser l'élevation de la Maison de Saxe. Toutes leurs demarches publiques & particulières annoncent clairement un plan formé d'ôter aux Puissances du Midy de L'Europe toute influence sur la Pologne. Il est impossible de se méprendre à l'Objet qu'elles se proposent, & de n'y pas voir une resolution déterminée. Le Projet de ces Cours n'échappe certainement pas aux Couronnes amies & alliées de la maison de Saxe; & conséquemment

on doit croire qu'elles verroient avec plaisir triompher le parti de la liberté, & échoïer les esperances de la Russie. Des raisons d'état se réunissent icy, à des considérations particulières pour leur faire souhaiter le renversement d'un Systême dont elles prévoient les suites. Mais comme ces suites sont éloignées & même incertaines, tout m'engage à croire, que le seul motif de faire un Roy de Pologne à leur convenance, n'est pas capable de les tenter de recommencer une guerre sérieuse, & qui pourroit aisément devenir générale. Trop de circonstances paroissent concourir à les empêcher de faire aujourd'huy les mêmes efforts que fit la France en 1733 pour placer le Roy Stanislas sur le trône.

L'éloignement de la Pologne par rapport à elles, le peu de connoissance des lieux, & de la langue du Pays, la difficulté d'y faire passer des troupes, & de pourvoir à la subsistance d'une armée dans un Royaume où l'on ne trouve aucun magasin, & sur tout l'avantage que la proximité
de

de ses états donne à la Russie, soit pour commencer, soit pour continuer la guerre en Pologne; ces considérations seules seroient suffisantes pour faire abandonner aux puissances du Midy le dessein d'employer la force des armes contre le Candidat que la Russie desire. D'ailleurs les branches d'une pareille entreprise, l'incertitude du succès, le peu d'utilité réelle que la Pologne peut leur faire envisager dans l'état actuel où elle est, le défaut de concert dans la Nation, l'inconstance des Chefs du parti que l'on voudroit soutenir, & enfin le cri des Peuples justement alarmez à la nouvelle d'une guerre dangereuse entreprise pour un pareil sujet, & plusieurs autres raisons que je vois clairement dans la position politique de l'Europe, tout me porte à décider hardiment que les Puissances du Midy n'en viendront point à une rupture ouverte avec celles du Nord, uniquement pour les empêcher de disposer du trône de Pologne en faveur d'un Piaste soutenu par un Puissant parti de ses compatriotes.

Vous ne pouvez pas compter d'avantage sur les Couronnes d'Orient. Rien n'autorise solidement à croire que les Turcs & les Tartares veüillent se mêler de la querelle au point de declarer la guerre à la Russie. La France, qui seroit le plus à portée de les ébranler, ou ne le tentera pas sérieusement, ou court vraisemblablement risque de n'y pas réussir. Elle n'étoit pas moins accreditée à la Cour de Constantinople en 1733 qu'elle peut l'être à présent. L'interêt qu'elle avoit de faire une puissante diversion en Russie, étoit bien plus pressant que celui qu'elle peut prendre aujourd'huy aux affaires de Pologne. Toute la Republique réunie, à l'exception de 5. ou 6. Partisans de la Maison de Saxe qui ne pouvoient en aucune façon représenter l'état, appuyoit les instances de la France auprès de la Porte Ottomane. Cependant cette Puissance Orientale ne se mît point en mouvement; & elle laissa les Polonois s'arranger sur le choix de leur Roy comme ils le jugeroient à propos. Si donc on fait voir à la Cour

de

de Constantinople qu'il ne s'agit icy que de ce seul & même Objet, & que la Russie, la Prusse, & le puissant parti qu'elles favorisent en Pologne, opposent moyens à moyens & intrigue à intrigue, pour la déterminer à rester tranquille, quel motif particulier pourroit la porter à tenir une conduite différente dans une position toute semblable.

Mais, s'il est certain que les Puissances du Midy de l'Europe n'entreront point en guerre pour l'intérêt du parti opposé à la Russie; & que d'un autre côté il n'y ait pas d'apparence qu'elles puissent engager la Porte Ottomane à faire une diversion favorable, nous pouvons au moins espérer, me direz vous, une negotiation de leur part avec une des Puissances voisines, dont les suites feroient changer de face aux affaires; ou enfin des secours particuliers & suffisans pour soutenir long tems le parti de la liberté, & luy procurer peut-être la supériorité.

Je conviens en premier lieu qu'une negotiation serieuse avec une certain

ne Puissance pourroit faire patcher la balance contre la Russie, & changer le Système que je vois établi. Mais cette negotiation demande un changement presque total dans les Confederations générales: les avantages & les suretez, que l'on pourroit offrir à la Puissance en question pour l'engager dans des intérêts contraires, pourroient bien ne luy paroître que momentanez, & présenter par le besoin, & conséquemment meriter peu sa confiance. On peut donc raisonnablement douter que cette negotiation réussisse, & que les puissances du Midy fassent des sacrifices assez forts pour determiner celle du Nord.

Il ne reste donc que la ressource des secours d'argent, & de quelques troupes qui pourroient passer secrettement en Pologne. Mais des moyens aussi vagues & aussi incertains sont-ils capables de renverser le plan de deux grandes Puissances voisines à portée de tomber avec toutes leurs forces sur la confederation de la liberté. Je veux même donner aux confederes le courage le plus déterminé & le plus

le plus opiniâtre: dès que la Nation n'est pas réunie, & qu'ils ont à combattre en même tems & leurs propres Concitoyens, & les forces de la Russie, la fin de cette guerre civile & étrangère ne me présente que la dévastation de votre malheureuse Patrie, la destruction des Principales Maisons, la perte des meilleurs Citoyens; & pour comble de maux un gouvernement qui, fondé par la force des armes, pourroit devenir arbitraire sans aucune espérance de retour pour la liberté.

Mais supposons pour un moment que les Puissances du Nord n'aient qu'une estime particulière & une affection de préférence pour le parti qui paroît vouloir prédominer, sans se faire une affaire d'état d'assurer son triomphe. Dès que je le vois aidé des bons offices de la Russie & de la Prusse, l'avantage pourroit encore être de son côté. Le grand nombre des Défenseurs de la liberté des suffrages, loin de donner de la confiance, doit peut-être produire le contraire. Ce n'est point sur une armée

composée du contingent des cercles de l'Empire que l'on compte le plus dans le cours d'une Campagne. La multitude de Chefs dans un parti, & la diversité des intérêts qui les font agir, au lieu d'être avantageuse, n'est le plus souvent bonne qu'à mettre le trouble & l'indiscrétion dans les conseils, l'incertitude dans les mesures, & la lenteur dans l'exécution. Ce Parti, formé de tant de têtes, n'a jamais cet ensemble heureux qui mène au succès. Chacun veut faire prévaloir son avis, & agir en conséquence. On ne prend aucun arrangement avec confiance, & les serments les plus forts ne rassurent point assez contre l'inconstance, la séduction, & l'appas de l'intérêt. Unis ensemble, on se craint respectivement; & on est presque plus occupé à s'observer, & à se pénétrer les uns les autres, qu'à concerter de bonne foy l'exécution d'un projet mûrement réfléchi & médité; de sorte qu'il arrive presque toujours que ceux qui ont les intentions les plus droites, & qui se sacrifient avec le plus de franchise

pour

pour la cause commune & le bien public, sont les victimes de leur courage & de leur zele, & les dupes de leur excès de candeur.

Des réflexions aussi judicieuses que solides, Mon Prince, doivent vous faire sentir que ce n'est point icy le moment de se livrer à un beau desespoir, ny de prendre pour devise le *Dulce & decorum est pro Patriâ mori*. Le sang de vos Citoyens ne couleroit que pour l'ambition, sans l'aveu n'y l'utilité de la Patrie. Eh! pourquoy mettre le fond de l'état au hazard, & se determiner ainsi à vaincre ou à s'ensevelir sous les ruines de la Republique, pour deffendre une loy qui paroît assez arbitraire; & qui n'a jamais été respectée & invoquée que par ceux qui ne pouvoient la violer. Quand on attaquera la constitution de votre Gouvernement; lorsque l'on voudra entreprendre de détruire vos loix fondamentales, & donner atteinte à cette liberté précieuse qui vous distingue depuis si long tems de tous les peuples de l'Europe; c'est alors qu'il ne faudra plus calculer les forces

forces de l'ennemi ny les votres. Chaque Citoyen doit être un Curtius prêt à sauter tout armé dans le gouffre pour sauver la Patrie. C'est à elle à qui vous devez tout votre sang. C'est un bien qui luy appartient, & qu'elle a droit de sacrifier pour sa défense. Le répandre alors sans réserve, ce n'est que le devoir d'un vray Republicain à qui le prix de la liberté rend odieux tout autre joug que celui des loix & de la divinité.

Tout étranger que je suis, Mon Prince, & né sous une Monarchie, vous me verriez sonner le premier le Tocin, & crier par tout: Aux armes Citoyens: ce n'est plus l'instant de raisonner, il faut combattre. Marchez fierement à l'ennemi sous les drapeaux de l'honneur & de l'indépendance: n'écoutez que votre courage, la gloire, & la République en danger. Quittez vos Maisons & vos Familles. Attaquez vos Tyrans comme les Spartiates firent les Messéniens, sans autre précaution que d'écrire votre nom sur votre bras, pour être reconnus dans la foule des Morts, & ensevelis par

vos

vos Enfans, si l'aveugle fortune ose trahir votre valeur. Le tombeau de la liberté est le seul qui soit digne d'un vray Polonois.

Je tiens, je l'avoüe, un langage bien different aujourd'huy. C'est cependant le même Zele qui me dicte l'un & l'autre. Votre Patrie est bien éloignée de l'extremité que je viens de decrire. Espérez tout alors de la générosité de vos Citoyens, & des Puissances du Midy & de l'Orient de l'Europe. Comptez sur l'efficacité de leurs secours. Leur intérêt vous en est un sur garant. Mais je ne vois actuellement que beaucoup d'agitation pour le choix d'un Roy & pour la forme de son élection. Cette élection & les formalitez, qui doivent l'accompagner, ont été tant de fois violées, sans préjudice pour la Republique, que leur considération n'est pas de nature à devoir vous porter aux derniers excès. On peut s'arranger & composer à l'amiable sur ce Sujet. Il me semble même que je ne suis pas le seul à penser ainsi, & que tout le monde en seroit d'accord, si la
raison

raison pouvoit seule se faire entendre. Il faut donc esperer, que lorsque les passions feront moins de bruit, il surviendra quelque incident heureux qui rapprochera les Esprits; & qui les rapellera à des vûes bien desiderables de paix & de conciliation.

Voicy encore une reflection dont j'ay hesité long tems à vous faire part; mais qui s'est présentée à moy dès le commencement, & que tout ce que j'ay vû depuis n'a fait que fortifier. Rien ne me paroît plus à craindre dans tout cecy qu'un Parti violent contre les troupes étrangères qui sont en Pologne. Elles sont en trop petit nombre pour pouvoir alarmer l'état, & faire dire qu'on a voulu forcer la Nation. Si on use de violence à leur égard, les Puissances qui les y ont envoyées de concert, ne manqueront pas de la regarder comme un affront qui les autorise à en tirer vengeance. Faites, je vous prie attention que jusqu'à présent leur Politique a affecté de garder soigneusement tous les dehors qui ne nuisoient point à leur intérêt. A la
faveur

faveur d'une prétendue nécessité de pourvoir à la sûreté de quelques magazins, qui sont restez en Pologne après la fin de la guerre, & à celle de leurs Ministres & de leurs Ambassadeurs à Varsovie dans des tems aussi tumultueux que ceux - cy, elles ont un pretexte du moins apparent pour justifier la résidence de ces troupes; & ce pretexte devient une raison, quand il est apuyé par une force supérieure.

Lorsque les Souverains sont le plus decidez à faire une guerre offensive, c'est alors qu'ils prennent le plus de précautions pour ne point paroître agresseurs. Chacun prétend ne s'armer qu'en legitime deffense; & la Politique se fait une loy d'amener l'ennemi à la première demarche hostile. C'est une conduite générale & un fait constant. Jusqu'à ce moment la Russie & la Prusse affectent d'être dans l'inaction, & de n'employer que les negotiations. Elles prétendront ne s'être point écartées exterieurement des termes de leurs declarations. Celles des Couronnes

ronnes du Midy ne sont pas plus précises ny plus étendues. Toutes assurent avoir à coeur la conservation de l'indépendance, des libertez, & des droits de votre République, & elles luy assurent tous les secours nécessaires en cas d'*oppression*: ce mot doit toutes les décider à vous secourir.

Dans une pareille position, Mon Prince, ne pourroit-on pas regarder ce petit nombre de troupes qui revoltent si fort, & qu'on abandonne à votre discretion, comme un piège adroit pour vous attribuer le titre d'agresseurs, si vous les attaquez. Alors on s'autorisera de leur défaite pour entrer sérieusement en armes dans votre Patrie, & pour réjeter sur la République la rupture des traités auxquels on avoit si formellement déclaré vouloir s'en tenir. Plus j'y réfléchis, plus ce point me paroît délicat. La première démarche du parti de la liberté des suffrages décide du sort de l'état. La violence a des suites d'autant plus à craindre, que l'on n'en connoît pas l'étendue; au lieu que la conciliation prévient tous
les

les desseins cachez des Puissances du Nord. L'ardeur est bonne dans le combat; mais le phlegme doit présider aux Conseils.

En posant pour décidé, que la Russie & la Prusse de concert veulent un Piaste pour Roy de Pologne, & qu'elles soient bien déterminées à faire faire un pareil choix, sans autre prétention cachée; je viens de vous montrer assez clairement que la position de l'Europe étoit favorable à ces deux Couronnes; & que sans vouloir s'abuser, on ne pouvoit espérer une révolution capable de les faire renoncer à leur entreprise. En ce cas, le parti de la liberté réduit à luy même, ou soutenu, si vous le voulez, par quelque secours d'argent, & de quelques troupes peut-être rassemblées au hazard, ne peut manquer d'être forcé tôt ou tard de céder à la nécessité. Les arrangemens alors seront d'autant moins faciles & avantageux, que l'on aura poussé l'aigreur plus loin. S'il faut donc absolument en venir à la réunion, pourquoy s'exposer, sans espoir de succès, aux horreurs

reurs & aux conséquences d'une guerre civile? Au lieu de risquer ainsi les des-agrémens d'un retour forcé, tout n'engage-t-il pas au contraire à préférer aujourd'hui la voye d'une conciliation convenable. Elle peut se faire bien plus déccemment avec des Citoyens, qui à la verité peuvent avoir autant d'ambition que les autres, mais dont le but & l'interêt ne peut jamais être d'affervir leur Patrie à des Puissances étrangères. Une conciliation aussi desirable préviendrait tous les malheurs que l'on peut craindre. La Republique alors réunie ne s'occuperait que de la reformation des abus, & de l'établissement d'une bonne legislation; & ce seroit même le moyen de demasquer le mystère que l'on veut soupçonner dans les vûes des Puissances voisines.

En se rapprochant ainsi les uns des autres, & convenant en bonne intelligence de ce qui seroit à propos de faire pour se conformer aux loix, les ordres de l'état auroient deux partis à prendre également sages. Premièrement, ils pourroient demander conjoin-

jointement la rétraite des troupes étrangères, pour éloigner toute idée de contrainte. Alors de deux choses l'une: ou leur départ seroit facilement accordé, ou la Russie feroit du moins une declaration plus précise & entierement relative aux vuës de la Republique. Si la proximité de l'ouverture de la Diette mettoit quelque obstacle à cette negotiation, les Ordres réunis pourroient declarer dans un manifeste bien mesuré: que pleine de confiance & se reposant entierement sur les temoignages d'affection & de bon voisinage de la part de la Russie & de la Prusse, & s'en raportant à la sincerité de leurs declarations les plus solemnelles pour le maintien & la conservation des droits, possessions, privilèges & libertez de la Pologne dans toute leur integrité, & tels qu'ils sont établis par les traitez & par la constitution de l'état; la Republique veut bien pour ce moment, & sans aucune consequence pour l'avenir, ne voir dans le séjour de ces troupes au milieu de ses Provinces, que de simples précautions pour la sureté des magazins, & pour celle de la

G

per-

personne des Ambassadeurs & des Ministres de ces Puissances: qu'en cette consideration, (qui n'est que la suite d'une circonstance particulière, qui ne peut & ne doit jamais influencer sur l'avenir,) elle ne les regarde que comme des troupes amies, incapables de gêner la liberté des deliberations de la Diette.

Plus vous réfléchirez, Mon Prince, sur cet article, plus vous sentirez que c'est le **vray Noeud Gordien** pour votre Patrie; & qu'une véritable prudence ne doit chercher qu'à le dénouer, & non pas le couper sans ménagement comme fit Alexandre. C'est alors que votre République voyant à découvert tous les secrets du Cabinet, pourroit prendre avec sagesse & avec assurance un parti judicieux & utile à ses intérêts essentiels & véritables. Si tout se réduit à la simple nomination d'un Piasse au gré des Puissances du Nord, qui peut empêcher cet illustre Candidat de travailler sérieusement après son élection au bonheur de l'état, en rectifiant ce qui peut le troubler; & de concerter tous les arrangemens de Politique & d'oeconomie intérieure nécessaires pour
 assu-

assurer sa gloire & son repos. C'est alors que vous verrez votre Patrie executer le plan de gouvernement que j'ay osé vous annoncer dans ma lettre précédente; & qu'elle se mettra en état de jouer dans l'Europe le rolle qui luy convient; c'est à dire, celui d'une nation libre, puissante & éclairée, qui conservant sa liberté & ses mœurs, fait se mettre au ton de son siècle pour le bon ordre dans le civil & dans le militaire.

Mais si, contre toute apparence, le Parti de la liberté est assuré d'un ébranlement sérieux en sa faveur de la part des Puissances du Midy & de l'Orient de l'Europe; & qu'il ne soit question que d'attendre des secours certains, & capables, de le faire triompher; pourquoy ne pas suivre l'exemple de toutes les factions contraires aux Elections que la plus puissante vouloit faire? en pareille circonstance, après avoir protesté contre l'oppression de la liberté des suffrages, on les voit toujours sortir du champ électoral, & élire le Candidat qui leur convenoit. Ne pourroit on pas faire icy contre la Diette de Convocation

ce qui s'est presque universellement pratiqué contre celles d'élection. La situation nouvelle où l'on se trouve doit certainement autoriser à faire quelque chose de nouveau.

Il me semble donc qu'au lieu d'exposer le Senat & l'Ordre Equestre aux horreurs qui pourroient arriver à l'ouverture de la Diette prochaine dans le sanctuaire même de la liberté, rien n'empêche de prendre un parti sage & vigoureux. Après avoir tenté de bonne foy tous les moyens d'arrangemens sur la double Election des Nonces qui s'est faite dans la plus part des Palatinats, les Seigneurs du parti du Grand Général devroient commencer par se lier étroitement ensemble et confondre tous leurs interêt. On dresseroit ensuite un projet de conduite où tout seroit réglé & prévu. On contribueroit réellement & de concert à se procurer une caisse militaire suffisante pour les opérations, & on songeroit à amasser des magazins. On penseroit en même tems à s'assurer des troupes de la Republique, & à en rassembler d'ailleurs le plus grand nombre qu'il seroit possible. On assigneroit le rendez vous général
des

des ces troupes, & la route qu'elles devroient tenir pour s'y trouver. Alors dressant un acte authentique & judicieusement motivé d'une solide & généreuse Confédération, on se résoudroit à y tenir une Diète de Convocation avec les Sénateurs & les Nonces élus par le parti de la liberté; & sous la protection des armes de cette Confédération, on y régleroit avec sagesse tout ce qui peut intéresser le bien de l'état; & on y prendroit les mesures convenables pour différer ou pour accélérer l'Élection du Roy futur.

Ces préliminaires ainsi disposés, le parti du Grand Général publieroit un manifeste solennel & bien mesuré contre tout ce qui s'est passé, & ce qui pourroit se faire à l'avenir sous les auspices des armes étrangères. Dans cette position on pourroit attendre les démarches de la Russie & de la Prusse en évitant avec la plus grande circonspection de faire les premiers actes d'hostilité. Plutôt que de s'exposer à paroître agresseurs, il vaudroit mieux essayer à dessein un échec de peu de conséquence. On auroit soin de le faire sonner fort haut

haut, pour pouvoir crier à l'oppression inattendue de la part de la Russie, & contraire aux déclarations & aux promesses les plus formelles de cette puissance.

Je voudrois même qu'après la confédération formée & tous les arrangemens pris & concertés, on écrivît à L'Imperatrice de Russie, & au Roy de Prusse pour leur faire part de la nécessité où se trouvent les Conféderez de défendre leur liberté. & des motifs qui autorisent leurs démarches. On paroîtroit dans ces Lettres se reposer aveuglément sur les paroles positives, & les assurances les plus formelles de la part de ces deux Cours de vouloir maintenir & conserver dans toute leur intégrité les libertez, les droits, & les prérogatives de la République. Pleins d'une juste confiance à cet égard, on déclareroit à ces Puissances que l'on regardera comme amies les troupes étrangères qui sont dans la Capitale, ou aux environs; & qu'on est fort éloigné de se porter à la moindre extrémité contre elles, à moins que s'écartant des ordres qu'elles ont dû recevoir, elles

ne fassent corps avec les troupes du parti contraire pour attaquer la Confédération. Il seroit encore à propos d'écrire en conséquence à la Cour Imperiale de Vienne, & à celles de France & d'Espagne pour leur demander des secours, au cas que les ennemis des Conféderez puissent parvenir à surprendre la prudence & les lumières des Puissances du Nord, & les engager à appuyer leur entreprise par la force des armes.

C'est ainsi que le parti du Grand Général pourroit se mettre dans une position respectable; & joignant la prudence à la fermeté ne faire aucune démarche inconsidérée. Mais pour prendre ce parti, il faut être bien sûr d'un secours prompt, certain, & préponderant de la part des Puissances du Midy & de l'Orient. Il faut que les Conféderez n'ayent pour ainsi dire qu'un coeur et une fortune en commun: que la tête conduise bien le bras: que le bras ne fasse jamais échouer les projets de la sagesse: Que les Chef d'accord entr'eux, n'ayent d'autres vûes que l'interêt général; & que sans prévention pour leur propre sentiment,

ils

ils déferent avec plaisir à l'avis le plus prudent & le plus avantageux: Qu'il n'y ait d'autre dispute entre eux que celle de contribuer le plus au bien public & au succès de la confederation. En un mot, il ne doit y avoir dans ce parti que des ames vraiment republicaines, plus prêtes à aller au delà de leurs engagements que capables de violer la foy jurée: & on ne devroit trouver dans une pareille armée que de ces courages que les dangers & les revers ne font qu'irriter, & que la passion de la gloire élève au dessus de tous les malheurs d'une guerre en même tems civile & étrangère.

Sous un semblable consideration puissamment soutenue d'ailleurs, on pourroit esperer de voir triompher la liberté des suffrages. Comme le noble desir d'être libres animeroit seul ses Défenseurs, la generosité devroit régler leurs exploits, & ne leur permettre que des actions qui présentent à l'histoire les traits d'une vraye grandeur. Point de campagnes dévastées sans fruit, de Villes incendiées, de Villages détruits, ny de peuples opprimez & réduits au des-espoir. C'est à la ferocité

citée & à la barbarie la plus méprisable que des Guerriers humains doivent laisser de pareilles horreurs. C'est des-honorer & avilir le courage, de faire la guerre à des Palais, à des Jardins, à des edifices publics, à de paisibles bourgeois, à des femmes & à des paysans des-armez; & des Polonois ne peuvent sans rougir imiter la cruauté & la grossière fureur de ces Cosaques & de ces Tartares qui ont tant de fois desolé la Pologne, & presque depuélé ses plus belles Provinces.

Si malgré tous ces avantages, la Confederation succomboit sous des forces supérieures, ce ne seroit qu'avec beaucoup d'honneur. L'eloge de l'Europe, la consideration de ses Concitoyens, & l'estime même de ses ennemis, seroit la recompense de sa valeur & de sa moderation. La gloire refuse de couronner des trophés honteux, ouvrage d'une aveugle fortune; mais elle s'empresse à suivre & consoler la magnanimité vaincüe. Quoi qu'il en puisse arriver, plus je reflexis sur la véritable position des choses, & sur l'impossibilité presque évidente de réunir tous les avantages qui seroient nécessaires

faïres pour le succès de la Confédération, plus je trouve que le parti de la Conciliation est le seul à prendre, & que votre Patrie payeroit également cher la victoire ou la défaite des Confederez sans autre but que de s'opposer à l'élection d'un Roy Citoyen, que votre Patrie adorera peut être sur le thrône, & à qui elle sera redevable de sa gloire & de son bonheur.

Voila, Mon Prince, ce que mes foibles méditations, sur l'état présent de votre Patrie, ont pû me suggerer de mieux pour sa tranquillité & pour sa deffense; & c'est par les vœux les plus ardens & les plus sincères pour la réconciliation des coeurs & des esprits que je finis l'histoire des Interregnes de Pologne. Je ne l'ay éntreprise que pour vous développer le véritable intérêt de votre Patrie dans la circonstance presente. Ma reconnoissance pour elle, & mon attachement à votre Maison ont conduit ma plume, & réglé mes réflexions. Je n'ay point craint de dire la verité, parce que je n'ay cherché que celle qui pouvoit être utile à votre nation. J'aurois cru luy manquer, si par

si par un servile ménagement, qui tient moins du respect & des justes égards qu'elle merite, que de la Fausseté & d'une basse flatterie, j'avois aplaudi à tout ce qui s'est passé. Mon coeur me repond, que ma critique loin d'être amere n'a rien que d'obligeant. Vos Citoyens sont des hommes, & par conséquent susceptibles d'erreur & de passion. C'est le triste appanage du genre humain. Mais j'ay toujours vû leur Coeur en beau, & je me flatte que l'on s'apercevra du vray plaisir que j'ay eu à luy rendre dans l'occasion toute la justice qui luy est due: heureusement pour moy, je l'ay trouvée fréquemment.

Au reste, si ceux à qui vous pourrez faire voir ces lettres ne rencontrent point dans mon style cette finesse & ces graces qui caractérisent les Ecrivains François de nos jours, engagez les à se souvenir qu'il y a dix ans que je suis en Pologne; & que tout occupé des soins que je devois aux Princes vos Freres, il n'est pas étonnant que je sois moins familiarisé avec les agrémens de ma langue. Je m'en consolerois volontiers, si j'avois eu le bonheur

heur de traiter ce morceau de votre histoire avec clarté & précision, & donner au sujet que j'avois en main le degré de force & de conviction qui pouvoit le rendre intéressant & utile. Si je n'y ay pas réussi; c'est la faute de mon peu de genie qui n'a jamais essayé ses talens que pour le service de votre *uy* maison & de votre Patrie. J'ose du moins croire que le coeur & le sentiment y paroîtront à découvert, & me dedommageront de ce que je perdray du côté de l'esprit.

Il me semble, Mon Prince, que j'ay l'honneur d'être né Polonois. Tous les interets de votre Nation me sont chers; & si j'ay pris la liberté de marquer quelques defauts dans son gouvernement, je la supplie de le pardonner à la passion sincère que j'ay pour sa gloire & pour son bonheur. A cet egard je doute qu'aucun autheur Polonois ait temoigné un zele plus vray que le mien, & qu'il ait exprimé plus vivement & plus tendrement que moy, la peine que j'ay toujours eüe à rapporter des faits ou des événemens moins favorables pour elle. On peut également comter sur mon *p*attention à ne choisir

choisir pour garans de ce que j'ay écrit que les meilleurs Écrivains & les memoires les plus fideles. A cet égard j'ose dire que je n'ay rien epargné pour joindre l'exacritude à la verité de l'histoire; & je crois n'avoir aucun reproche à craindre à ce sujet.

Je ne crains point non plus, Mon Prince, que l'on m'impute aucun zele de Parti. Ny les liaisons de société, ny les sentimens du coeur, ny une juste reconnoissance, rien ne m'a déterminé pour l'un ny pour l'autre. Accoutumé à écarter en tout la passion, & à ne chercher que le vray, j'ay osé le dire tel que je le voiois. Sûr de la pureté de mes intentions je n'ay point craint d'adopter un système d'où me paroïsoit dependre la tranquillité de votre Patrie. Je me flatte que, plus on approfondira mes principes & les motifs politiques qui m'ont fait envisager la voye de la conciliation comme la seule convenable dans la conjoncture présente, plus on sentira que je n'ay raisonné que relativement au solide bien de la Patrie, & comme devoit faire un bon Citoyen au dessus de tout intérêt.

Je

Il ne me reste plus, Mon Prince, qu'à souhaiter que mon foible travail vous donne les lumières nécessaires pour réfléchir murement sur la variété des situations où s'est trouvé votre Patrie dans les differens interregnes. Puissiez vous y trouver un detail suffisant de la conduite & de la politique des Cours étrangères à légard de votre Republique, & remarquer si vos Concitoyens ne s'y sont pas mépris. Puissent les recherches que j'ay faites sur votre Gouvernement pendant la vacance du Thrône, vous représenter clairement ce qu'il peut avoir eu de defectueux, & disposer vos Compatriotes à en entreprendre heureusement la reformation. Puisse enfin la comparaison des tems, que je vous ay décrits, avec l'état actuel des choses, vous mettre à portée de rapprocher toutes les ressemblances, vous faciliter la conjecture de l'avenir, & vous faire juger sainement de tout ce qui passera sous vos yeux.

C'est le but, Mon Prince que je me suis proposé en vous écrivant ces lettres. Vous sentez bien que dans tout le cours de cet ouvrage, j'ay
été

été obligé de marcher , comme dit
Horace Sur un feu couvert de cendre,
- - - - incedo per ignes

Supposito cineri doloso

Il y a beaucoup de choses que la dis-
cretion m'a fait taire , & dont je ne
puis vous parler que lorsque j'auray
l'honneur de vous voir à Varsovie.
Jecrois cependant avoir établi tous
les principes généraux auxquels vous
pouvez rapporter tous les details par-
ticuliers, & dont vous pouvez tirer,
sans crainte de vous tromper, de ju-
stes conséquences sur les événemens
futurs.

C'est avec les sentimens les plus
étendus, & les plus tendres de devoû-
ment & de respect que je suis.

MON PRINCE

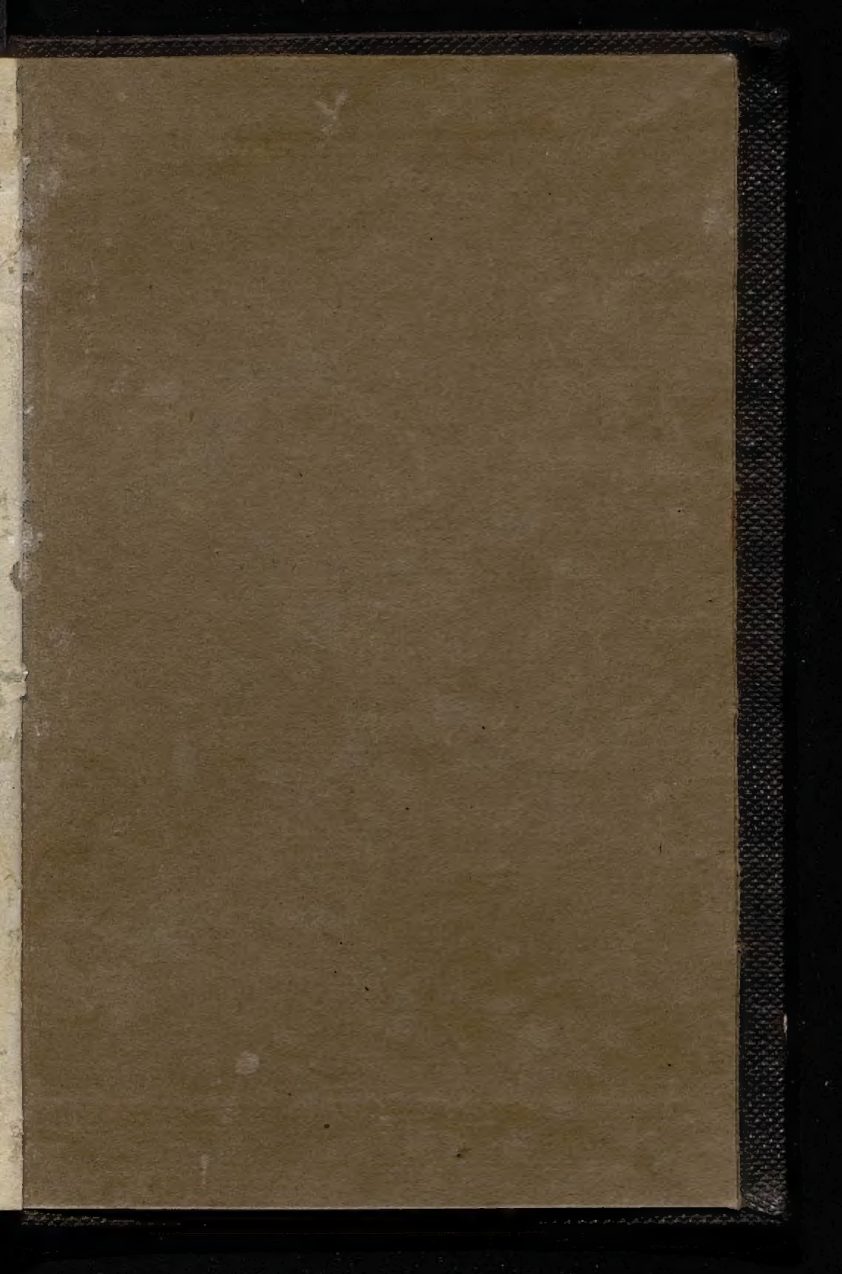
De votre Altesse

cc 22. April.
1764.

Le très humble
très obeissant Serviteur &
ami à toute épreuve.

Pyrrhys de Varille.





Biblioteka Jagiellońska



sidr0022143

